LES TENDANCES PSYCHOPATHIQUES CONSTITUTIONNELLES

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lestendancespsyc0000vari

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1924

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

HYVERT MAURICE-CHRISTIAN

Né le 24 Septembre 1899 à Donzenac (Corrèze)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris
Interne des Asiles de la Seine

Les Tendances Psychopathiques Constitutionnelles

Président :

M. HENRI CLAUDE

Professeur de clinique des maladies mentales à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Asile Sainte-Anne
Officier de la Légion d'Honneur

IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD
Rue Pasteur, VALENCE

1924

LE DOYEN . . . . M. ROGER

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	GILBERT. CHAUFFARD. ACHARD. WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN. LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
Abrami	Pathologie médicale.
Alglave	Pathologie chirurgicale.
Aubertin	Pathologie médicale.
Basset	Pathologie chirurgicale.
Baudouin	Pathologie médicale.
Binet	Physiologie.
Blanchetière	Chimie biologique.
Branca	Histologie.
Brulé	Pathologie médicale.
Busquet	Pharmacologie et matière médicale.
Cadenat	Pathologie chirurgicale.
Champy	Histologie.
Chiray	Pathologie médicale.
Clerc	Pathologie médicale.
Debré	Hygiène.
I. de Jong	Anatomie pathologique.
Duvoir	Médecine légale.
Écalle	Obstétrique.
Fiessinger	Pathologie médicale.
Foix	Pathologie médicale.
Garnier	Pathologie expérimentale.
Harvier	Pathologie médicale.
Heitz-Boyer	Urologie.
Hovelacque	Anatomie.
Joyeux	Parasitologie.
Labbé (Henri)	Chimie biologique.
Lardennois	Pathologie chirurgicale.
Le Lorier	Obstétrique.
Lemaitre	Oto-rhino-laryngologie
Lemierre	Pathologie médicale.
Lévy-Solal	Obstétrique.
Lhermitte	Pathologie mentale.
Lian	Pathologie médicale.
Mathieu	Pathologie chirurgicale.
Metzger	Obstétrique.
Mocquot	Pathologie chirurgicale.
Mondor	Pathologie chirurgicale.
Moure	Pathologie chirurgicale.
Mulon	Histologie.
Philibert	Bactériologie.
Ribierre	Pathologie médicale.
Richet Fils	Physiologie.
Rouvière	Anatomie.
Strohl	Physique médicale.
Tanon	Pathologie médicale.
Tiffeneau	Pharmacologie et matière médicale.
Vaudescal	Obstétrique.
Verne	Histologie.
Villaret	Pathologie médicale.
Welter	Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
Camus	Physiologie.
Gougerot	Pathologie médicale.
Guéniot	Obstétrique.
Retterer	Histologie.
Roussy	Anatomie pathologique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
Auvray	Clinique chirurgicale.
Chevassu	Clinique chirurgicale
Laignel-Lavastine.	Clinique médicale.
Lereboullet. . .	Clinique médicale infantile.
Léri	Clinique médicale.
Lœper.	Clinique médicale.

MM.	
Ombrédanne. . .	Clinique chirurgicale infantile.
Proust.	Clinique chirurgicale.
Rathery	Clinique médicale.
Schwartz. . . .	Clinique chirurgicale.
Terrien	Clinique ophtalmologique.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. Mauclaire, agrégé	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
Frey	Stomatologie.
N...	Education physique.
Ledoux-Lebard	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

A MA FEMME

A MES PARENTS

A MA GRAND'MÈRE

MEIS ET AMICIS

A Monsieur le Professeur Henri CLAUDE

Professeur de Clinique des Maladies Mentales
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Asile Sainte-Anne
Officier de la Légion d'Honneur

En remerciement de ses hauts conseils.

En reconnaissance du grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la Présidence de notre thèse.

A Monsieur le Docteur GENIL-PERRIN

Médecin des Asiles de la Seine

Qui nous inspira ce travail et qui nous guida avec tant de bienveillance.

A MES MAITRES

Dans les Hôpitaux :

Stage :

Monsieur le Professeur Fernand Widal,

Monsieur le Docteur Œttinger,

Monsieur le Docteur Tuffier.

Externat :

Monsieur le Docteur Louste,

Monsieur le Docteur Armand-Delille,

Monsieur le Docteur Mocquot,

Monsieur le Docteur Basset,

Monsieur le Docteur Dalché,

Monsieur le Docteur Ribadeau-Dumas.

Dans les Asiles de la Seine :

Internat :

Monsieur le Docteur Ducosté,

Monsieur le Docteur Legrain.

INTRODUCTION

Nous nous proposons d'entreprendre une étude d'ensemble des constitutions morbides, étude pleine d'intérêt et d'une importance de plus en plus grande en psychiatrie. Cette expression elle-même, préjuge un peu trop d'états très précis et bien « constitués ». Nous lui préférons celle de tendances psychopathiques et constitutionnelles. Elle est certainement plus vague ; mais elle correspond bien mieux à la réalité.

On a divisé ces tendances en plusieurs groupes. Qu'on en compte quatre, cinq ou plus, peu importe ! car, cette division reste au fond tout à fait artificielle et théorique. En partant toutefois de l'observation du caractère et de la pré-psychose on arrive à dégager des variétés prédominantes, dont l'existence isolée est rare, sans doute, mais qu'on rencontre très fréquemment associées. Aussi, loin d'être une complication pour nous, cette nécessité descriptive nous apporte comme les clartés de la vérité clinique et guide plus sûrement nos premiers pas en psychiatrie.

Nous étudierons donc successivement les groupes de tendances les plus généralement admis.

I. — Tendances émotives et anxieuses.

II. — Tendances cyclothymiques.

III. — Tendances perverses et mythomaniaques.

IV. — Tendances paranoiaques.

Nous examinerons ensuite les associations de tendances, leur évolution possible, mais non fatale, vers la psychose.

Nous verrons, qu'en prenant comme point de départ les rapports du sujet avec le monde extérieur, on a pu décrire des constitutions nouvelles : syntone et schizoïde[1].

Enfin nous terminons par l'étude de l'étiologie des tendances et de leur pathogénie, riche de promesses scientifiques.

Le sujet est vaste et ce travail bien imparfait. Mais l'observation des malades, à la limite de la psychologie et de la pathologie mentale, est des plus instructives. Nous verrons que les recherches d'ordre biologique permettent de prévoir, au moins pour quelques-unes des tendances psychopathiques constitutionnelles, des explications plus scientifiques et peut-être une action médicale moins incertaine.

---

1. Nous avons de propos délibéré éliminé l'épileptoïdie de Mme Minkowska (*Ann. Méd. Psych.*, 1923), cette notion ayant besoin d'être précisée.

CHAPITRE PREMIER

Les tendances émotives et anxieuses

Tendances émotives

L'émotion est un état complexe, synthétique, *d'ordre affectif*, représenté par des sensations « périphériques spéciales, systématisées », accompagnées de modifications organiques variables. On distingue quatre émotions principales : le chagrin, l'anxiété, la colère et la joie[1]. Les réactions réflexes qui caractérisent l'émotion s'exercent par la voie vago-sympathique ; nous en citons quelques-unes : la spasmodicité viscérale, les tremblements, la tachycardie et les troubles vaso-moteurs. Ces notions dominent l'étude des tendances émotives et anxieuses, qui se présentent à l'observation dans les conditions suivantes.

Il existe des sujets qui ont une véritable aptitude à ressentir des émotions violentes. Et, dans la vie, suivant nos goûts si nous sommes naturellement portés vers la gaieté, nous évitons les gens toujours tristes et nous redoutons encore plus les coléreux. L'intensité

1. Tastevin : Communication au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Bordeaux, 30 juillet 1923.
Cet auteur comprend la colère avec l'énervement.

de la réaction émotive dépasse la moyenne générale : certains émotifs sortent nettement de la psychologie normale. Une joie excessive a souvent sa raison d'être. Néanmoins nous en sommes presque toujours étonnés et surpris. Celui qui la manifeste en public par des cris exubérants, des gestes désordonnés, s'attire en général la moquerie, si ce n'est la colère. Berlioz, dans ses mémoires, nous en rapporte cet exemple : « A peine le trio était-il achevé, que deux bras robustes m'enlevaient de dessus mon banc, en me serrant la poitrine à me la briser. C'étaient ceux de l'inconnu qui, ne pouvant plus maîtriser son émotion et, ayant remarqué que de ceux qui l'entouraient, j'étais le seul qui parut la partager, m'embrassait avec fureur en criant d'une voix convulsive : « Sacrrrrredieu, Monsieur, que c'est beau ! »[1].

La colère morbide ne nous surprend pas moins. Certains sujets, dès la moindre contrariété, entrent dans une fureur épouvantable, dont l'entourage se méfie à juste titre. Les conséquences peuvent en être plus graves, ainsi qu'en témoigne l'observation suivante : « Ph..., âgé de 33 ans, s'est montré violent dès son plus jeune âge. Placé pour cette raison dans une maison de correction, il ne tarde pas, dès sa sortie, à être condamné pour coups et blessures. Il ne peut supporter la moindre contradiction : « Je me mets facilement en colère, dit-il. Je deviens blanc, mes poings se serrent, mes yeux sortent et je ne me

---

1. Berlioz : *Mémoires*, p. 82.

rends plus compte de ce que je fais. Je pourrais aussi bien tuer quelqu'un avec ce qui me tombe sous la main, que me faire du mal à moi-même ; ensuite, pendant deux jours, je suis brisé, incapable de bouger. » N'ayant joui que de trois ans de liberté depuis sa naissance, il finit par échouer définitivement à l'asile, où il demande à rester, pour améliorer son caractère. »

On pourrait multiplier ces exemples. Ils sont identiques, quelle que soit la manifestation émotive.

Il est peut-être plus fréquent de rencontrer des individus qui, sans avoir une prédisposition spéciale pour une émotion donnée, réagissent d'une manière anormale à toutes les émotions. Impressionnables à l'excès, ils manifestent avec une violence peu commune, leur état d'esprit vis-à-vis du monde extérieur. Toujours inquiets, toujours sur le qui-vive, ils mènent une existence torturée et sont violemment secoués par des événements de peu d'importance.

Pour expliquer ces faits, MM. Dupré et Claude ont décrit, au même moment, *une constitution émotive* (Réunion psychiatrique de la Société de Neurologie en 1909) [1].

La constitution émotive fut reprise dans diverses publications [2] et principalement dans la thèse de

---

1. *Encéphale*, 1909, t. I.

2. Dupré : *Constitution émotive, Paris Médical*, octobre 1911.

Dupré et Grimbert : *La psychose émotive*, Soc. de Neur., 11 janvier 1917.

Dupré : *Constitution émotive*, rapport à l'Académie de Médecine, 2 avril 1912.

Fourcade[1]. Elle est caractérisée par une disposition remarquable à éprouver et à manifester les émotions et par un état psychique particulier qui permet de la reconnaître en dehors des paroxysmes, enfin par une apparition précoce.

Le nourrisson et l'enfant sont normalement des hyperémotifs. « L'émotivité à une antériorité et une primauté sur toutes les réactions psychiques[2]. » Avec l'âge elle s'atténue fortement ; des phénomènes d'inhibition apparaissent et réduisent cet état à des proportions normales. Si l'inhibition ne se produit pas ou se produit insuffisamment, il y a persistance de l'état infantile. Cependant, dès l'enfance, il est facile de prévoir le futur éréthisme affectif. On le constate chez ces enfants peureux, craintifs, timides, se jetant en pleurs au cou de leur mère, ayant des peurs nocturnes, se réveillant en poussant des cris terribles. A dix ans, Berlioz tombe en extase en entendant la romance de Dalayrac : « Quand le bien aimé reviendra ». Un peu plus tard, il pleure en lisant les malheurs de Didon. Il aime violemment à douze ans.

Si l'enfant reçoit des chocs moraux, ceux-ci « sensibilisent, par une sorte d'anaphylaxie progressive, le système nerveux et multiplient le coefficient d'émotivité antérieure du sujet[3] ». Plus rarement l'accoutumance se produit.

---

1. Fourcade : *La constitution émotive, Thèse de Paris*, 1911.
2. Dupré et Trepsat : *Les rapports du refoulement psychique et de l'émotivité dans la genèse de certaines psycho-névroses, Encéphale*, 1922, p. 31.
3. Dupré et Grimbert : Loc. cit.

Quelquefois, des maladies infectieuses, des traumatismes physiques ou psychiques répétés, sont le point de départ de tendances émotives constitutionnelles chez des sujets qui, jusqu'alors, en paraissaient complètement indemnes. Ces faits, déjà observés au cours des grands cataclysmes et des accidents de chemin de fer[1], ont été confirmés par la guerre et sont bien en faveur d'une émotivité acquise.

Quoi qu'il en soit, l'état psychique de tous ces sujets est caractérisé par trois conditions principales : *hyper-émotivité, hyper-affectivité, affaiblissement de la volonté.* Ils sont accessibles à toutes les émotions. Le moindre choc moral les impressionne vivement, trouble leur conscience, leur retire la libre disposition de leurs facultés intellectuelles. Pascal reste épouvanté de l'accident du pont de Neuilly. Aller chez Talma, est pour le jeune Berlioz presque impossible : « En approchant de sa maison, je sens un battement de cœur de mauvais augure. J'arrive, à l'aspect de la porte, je commence à trembler ; je m'arrête sur le seuil dans une incroyable perplexité. Oserai-je aller plus avant ? Renoncerai-je à mon projet ? Deux fois je lève le bras pour saisir le cordon de la sonnette, deux fois mon bras retombe... Le rouge me monte au visage, les oreilles me tintent, j'ai de véritables éblouissements. Enfin la timidité l'emporte, et, sacrifiant toutes mes espérances, je m'éloigne ou plutôt je m'enfuis à grands pas ».

---

1. Seglas et Bartet : *L'émotion dans la genèse des maladies mentales, Journal de psychologie,* 1913, p. 82.

Etre médecin, le remplit d'une horreur qu'il exprime en ces termes : « Etre médecin ! étudier l'anatomie ! Disséquer ! assister à d'horribles opérations ! au lieu de me livrer corps et âme à la musique, cet art sublime dont je concevais déjà la grandeur ! Quitter l'empirée pour les plus tristes séjours de la terre ! les anges immortels de la poésie et de l'amour et leurs chants inspirés, pour de sales infirmiers, d'affreux garçons d'amphithéâtre, des cadavres hideux, le cri des patients, les plaintes et le râle précurseur de la mort ! »

L'affectivité est poussée à l'extrême dès le plus jeune âge, les sentiments et les affections, sont violents et exclusifs. L'enfant intègre avec passion le monde extérieur : « Je sentis avant de penser » dit J.-J. Rousseau, et à l'âge adulte on retrouve ces mêmes sujets sentant beaucoup plus qu'ils ne pensent. Ils n'entreprennent rien froidement et ils se précipitent vers leur but avec un enthousiasme débordant. L'histoire des bouleversements politiques les montre embrassant une cause avec fougue, s'y jetant à corps perdu et entraînant leurs compagnons avec une téméraire bravoure.

Dès qu'ils aiment, c'est avec une passion exclusive, mais ils souffrent aussi du moindre reproche, de la plus petite marque d'indifférence. Ils sont jaloux, inquiets, ils ne connaissent la tranquillité que lorsqu'ils n'aiment plus. Leur passion brûle souvent comme un feu de paille et renaît sur un autre objet avec la même violence, la même exclusivité, la même sincérité.

S'ils ont de grandes joies, ils ont aussi de grandes douleurs : la mort d'un parent ou d'un ami, les afflige au plus haut point, les laisse terrassés et les conduit parfois au suicide. Les circonstances pénibles de la vie les épuisent : « Mes passions, dit J.-J. Rousseau, mes passions m'ont tué !! Quelles passions dira-t-on ? Des riens, les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectaient comme s'il se fut agi de la possession d'Hélène, ou du trône de l'univers [1]. »

Leur volonté, très faible, ne leur permet pas d'échapper à cette domination impérieuse. Dès qu'ils agissent c'est poussés par un sentiment violent et ils agissent à fond. Le sentiment disparaît-il, leur action s'épuise rapidement et tombe d'elle-même. Aucun raisonnement ne prévaut contre cet affaiblissement de la volonté.

L'intelligence n'est pas diminuée. Et, l'hyperémotif, au contraire, est parfois un esprit tout à fait supérieur. Pascal qui en est un illustre exemple, s'exprime ainsi sur ce sujet : « L'extrême esprit est accusé de folie comme l'extrême défaut. Rien que la médiocrité n'est bon. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu ». Les émotifs vont plus loin dans leurs œuvres que leurs contemporains et : « suivant la juste opinion de Brunetière, J.-J. Rousseau puisa dans sa sensibilité hyperesthésiée, avec le principe de sa névrose délirante, celui même de son talent [2] ».

Le débile est exceptionnellement un hyperémotif.

---

1. J.-J. Rousseau : *Confessions*, partie 1, livre 5, p. 193.
2. Régis : *Etude Médicale sur J.-J. Rousseau, Chron. Médic.*, 1900.

Il est quelquefois impressionnable, mais les émotions restent chez lui, superficielles et son affectivité est réduite. L'impulsivité du débile s'accompagne parfois d'émotion, mais celle-ci est postérieure à l'acte. L'émotif sent d'abord et agit ensuite, si toutefois, il en est encore temps.

Faible et irrésolu, l'émotif est toujours balloté par des sentiments contraires et n'est homme d'action que d'une manière tout à fait épisodique. Souvent très timide, il n'ose se présenter devant des gens même bien inférieurs à lui, mais qui, plus décidés, audacieux, lui en imposent fortement. Aller voir un supérieur le tourmente, faire des démarches devient un supplice. Il tergiverse, cherche à éloigner le moment fatal, et quand, malgré tout, il est impossible d'hésiter plus longtemps, il y va brusquement, tête baissée, bredouille, n'arrive pas à expliquer ce qui l'amène et part navré de son entrevue. Dans la vie intime, l'émotif se montre tendre, affectueux, avec des élans passionnés. Il participe aux joies et aux peines des personnes de sa famille beaucoup plus vivement qu'elles-mêmes. Les circonstances heureuses le font déborder d'une joie qu'il manifeste bruyamment. Les deuils l'éprouvent fortement et la douleur le sidère, persistant longtemps, malgré son intensité.

Chez tous les émotifs, le système affectif règne en maître, et ils lui obéissent aveuglément. *Son influence ne se fait pas seulement sentir sur l'activité psychique, il a aussi une action physique*, facile à mettre en évidence. Dupré a décrit un certain nom-

bre de signes qui sont bien caractéristiques de cette emprise.

Le déséquilibre moteur se manifeste sous forme de tremblement, de spasmodicité viscérale. Le sujet tressaille facilement, claque des dents, bégaie, tandis que ses jambes se dérobent et que ses sphincters se relâchent .Le moindre attouchement douloureux lui arrache des cris. L'hyperesthésie sensitive est telle qu'une piqûre hypodermique est impossible.

Les réflexes sont exagérés, le pouls est rapide et très instable. M. Rogues de Fursac [1] l'a noté déprimé. *L'instabilité vasomotrice est considérable.* Les pommettes rougissent et pâlissent tour à tour, les extrémités sont tantôt froides, tantôt chaudes. La bouche est sèche et les larmes abondantes. Tout le système endocrino-sympathique semble perturbé. *Ces symptômes physiques de la tendance émotionnelle ne manquent jamais.* Leur intensité n'est pas toujours directement proportionnelle à l'émotion en jeu, mais son importance reste toujours très grande.

Dès la moindre émotion, et un examen médical en est un facteur suffisant, ces signes s'accentuent et par leur étrange violence, ils frappent les personnes les moins averties.

L'ensemble des troubles physiques et psychiques caractérisent l'émotivité constitutionnelle ; ils se présentent soit d'une manière continue, soit par crises paroxystiques. Ils occasionnent un certain nombre

---

1. Rogues de Fursac : *Un cas d'émotivité morbide chez un militaire*, Société de Neurologie, 29 juillet 1915.

d'états émotifs : *timidité, scrupules, doutes, obsessions, phobies,* et ceux-ci à leur tour se teintent le plus souvent d'une forme d'émotivité spéciale, si fréquente qu'elle semble faire partie intégrante de la constitution émotive : c'est l'anxiété.

Tendances anxieuses

« *L'anxiété* est une émotion caractérisée par un état de *douleur morale* et d'incertitude avec *sensation fréquente de constriction physique*. Cette sensation physique de resserrement, constitue à proprement parler l'angoisse [1]. »

Son degré le plus faible est l'inquiétude, elle atteint toute sa force, son paroxysme, dans la psychose anxieuse.

Pour MM. Devaux et Logre la composante psychique, l'anxiété proprement dite, se résout en un élément affectif principal : l'insécurité douloureuse, d'où découlent deux éléments secondaires : l'un d'ordre intellectuel : le doute — l'autre d'ordre volontaire : l'irrésolution. Parce qu'elle est douloureuse, elle est une émotion dépressive ; parce qu'il y a doute et réaction contre le malheur, elle est sthénique. Son impuissance la rend contradictoire.

A l'état normal l'anxiété est proportionnée à son objet. Nous ne saurions la reprocher au passant, suivi la nuit par de louches individus, au jeune soldat

1. Devaux et Logre : *Les anxieux*, Masson, 1917, p. 5.

subissant un premier contact avec l'ennemi, au candidat qui attend les résultats de son examen. Mais il est des sujets dont elle est la compagne habituelle. Elle se manifeste chez eux de diverses manières, mais toujours, elle nous apparaît disproportionnée à sa cause.

Dès le plus jeune âge cette disposition s'annonce par une timidité et par une crainte extrêmes. Alfred de Musset fut, jeune, un craintif. Les enfants anxieux ont des frayeurs nocturnes, fuient la solitude et se montrent affectueux et caressants. Les figures étrangères les effarouchent ; on les désole en les changeant de milieu ; à l'école leur inquiétude est perpétuelle, leurs leçons et leurs devoirs sont pour eux des sources constantes d'anxiété. La pension leur est une dure épreuve. Ils sont en butte aux persécutions de leurs camarades et ont peur des réprimandes.

Dès la puberté, la pudeur est farouche, la jalousie exclusive. L'éducation sexuelle se fait difficilement.

L'adulte est dominé par cette anxiété qui l'asservit. Tout pour lui est sujet de crainte. Sa disposition pantophobique, le pousse à tout redouter : Son travail est peut-être insuffisant ? il va se faire renvoyer de son emploi. Comment pourra-t-il vivre ? Quelle triste situation et pour lui et pour sa famille ! Il entreprend de nouvelles affaires : A-t-il bien pris toutes ses précautions, ne va-t-il pas vers un échec certain ? Il lui semble qu'un des éléments d'une entreprise est douteux : s'il allait tout faire échouer ! Doit-il y renoncer ? Ce serait préférable. Mais pourtant... il y a de grandes chances de succès... Il vaut mieux conti-

nuer.. Est-ce sûr ? — Et pendant des heures, des jours même, torturé de la même angoisse, il pèse et repèse les chances d'échec et de succès. Tout lui inspire des inquiétudes et torturé continuellement, il mène une existence épouvantable qu'il fait du reste partager à tous ses amis. Sa santé le préoccupe. Dormant mal, souffrant de partout, il s'impose des régimes. L'hypocondrie fleurit facilement sur ce terrain dès la première indisposition. Très susceptible, il suit les conseils de ses voisins, écoute les charlatans.

Intelligent et instruit, son inquiétude se tourne vers des questions métaphysiques. Pascal après avoir demandé aux mathématiques la connaissance de la vérité se jette dans la religion. Il reste malgré tout inquiet et finit par jouer l'existence de Dieu à « croix ou pile ». Saint Augustin et Auguste Comte furent aussi de « grands inquiets[1] ». De même Alfred de Musset s'écrie en regardant le ciel : « Est-ce donc vrai que tu es vide ?... Réponds, réponds ! Avant que je meure, ne mettras-tu autre chose qu'un rêve entre les bras que voici ?[2] ». La même angoisse étreint Loti : « Oh ! ces vieilles chapelles isolées et mystérieuses dans les bois de hêtres ; et ces calvaires au coin des chemins, que nous rencontrions le soir, dans nos promenades d'été, avec mon frère Yves... Est-ce que

1. Dewarte et M. Janin : *Les grands inquiets*, *Ann. Méd. Psychol.*, 1912, t. I, p. 201.

2. A. de Musset : *Les confessions d'un enfant du siècle*, 1re partie, ch. VIII, p. 64.

tout cela est vide et n'est rien ? Quand il n'y aurait que les prières de tant de générations, prières de mort, prières de confiance ou d'angoisse, qui le soir, autour du granit séculaire, flottent comme des esprits ![1] ».

L'anxieux est agité de sombres pressentiments. Dans les circonstances les plus heureuses il inhibe la joie et se montre prophète de malheur. Il a le goût des choses tristes et pourtant pour s'étourdir il affecte une fausse gaîté. Loti a peur de la mort et en vieillissant cette peur s'accentue, le poursuit : C'est « une préoccupation de l'au-delà ; une angoisse, une inquiétude de voir tout finir ».

L'anxieux organise une défense énergique contre tout ce qu'il craint. Porteur de talismans et d'amulettes, il est superstitieux, prononce des vœux et fait des réussites. Pour éviter les accidents il suit toujours le même chemin, ne prend pas le train le vendredi, ne passe pas sous les tunnels. Cédant à un besoin impérieux il cherche des conseillers dans la personne du prêtre et du médecin. Il se jette avec fougue dans la religion qui le console un instant et devient bientôt une nouvelle source d'anxiété. Les circonstances habituelles de la vie sont de bons réactifs de cette constitution anxieuse. Le sujet tressaute au moindre bruit, tremble devant une dépêche, s'épouvante dès la moindre alerte. Il revient vingt fois devant sa porte pour en vérifier la fermeture, il hésite dix minutes

1. P. Loti : *Fleurs d'ennui*, ch. L, p. 116.

devant la boîte aux lettres, retournant la lettre dans ses mains, vérifiant l'adresse, le timbre. L'adieu au moment du départ le déchire, l'attente d'une opération le torture. Il a des cauchemars où se réalisent ses craintes habituelles.

A cet état pénible se joint un état physique qui ne l'est pas moins : c'est *l'angoisse*. L'angoisse est une sensation de contriction qui semble affecter toute la musculature involontaire. Elle est digestive, respiratoire, cardiaque, vésicale, etc...

L'angoisse digestive se manifeste par une sensation de boule épigastrique, remontant vers la gorge, due peut-être à un spasme gastrique[1]. — C'est celle de ces « nerveux » qui ne peuvent déglutir des cachets ou des pilules. Elle se complète de coliques, de syndrome de Reichmann, d'entérocolite muco-membraneuse.

L'angoisse respiratoire s'accompagne d'oppression, de bégaiement, d'accès de suffocation rappelant parfois les ictus laryngés. La forme la plus pénible est peut-être l'angoisse cardiaque. Sensation inquiétante de constriction précordiale elle arrive à simuler l'angine de poitrine ou la tachycardie paroxystique. Les troubles vaso-moteurs sont de règle, la tension artérielle est des plus variables[2].

La difficulté du cathétérisme, l'émission d'urines

---

1. Tastevin : *Les émotions affectives. Rev. Neur.*, juin 1912.

2. Naudascher : *Sur la tension artérielle habituelle chez les anxieux*, Soc. Méd. Psych., 30 mai 1921.

nerveuses, la rétention ou l'incontinence traduisent le spasme vésical. Chez l'homme l'érection est facile et l'éjaculation précoce. Chez la femme la dysménorrhée et les coliques utérines sont fréquentes.

Ces troubles traduisent l'instabilité du système nerveux sympathique et des glandes endocrines. Ils font souffrir le malade et leur association avec l'état psychique douloureux fait de l'anxiété un syndrome extrêmement pénible.

Ce syndrome qui persiste depuis l'enfance jusqu'à la mort est donc une manière d'être définitive du sujet. Il l'accompagne dans toutes les circonstances, dans toutes les maladies, mais on le rencontre avec plus de force et plus de fréquence encore dans certains états émotifs, comme l'obsession, les phobies, le doute, le scrupule.

Nous avons vu l'anxieux avoir une disposition remarquable à la pantophobie. Sa crainte vague et imprécise se fixe parfois sur un objet, puis sur un autre, mais jamais pour longtemps. Il peut arriver pourtant qu'elle devienne spécifique à un objet donné : c'est la *phobie*. On en observe des variétés innombrables, et chacune a reçu un nom grec. Certaines sont bien connues : la peur des araignées, des serpents, des espaces vides, des cimetières, etc... Régis les classe en phobie des objets, phobie des lieux, phobie des éléments, phobie des êtres vivants, phobie des fonctions organiques. Ce qui les domine toutes, c'est l'angoisse qui les accompagne et leur futilité, que ne méconnaît pas le sujet.

Remplaçons cette crainte spécialisée par une idée,

par un sentiment, par une tendance qui s'imposent et nous avons l'*obsession*. L'anxiété obsessive est le plus souvent essentielle. C'est une variété de l'émotion tout à fait spéciale.

L'idée ou la tendance obsédante est très nettement circonscrite dans son objet. Nous avons vu Loti être obsédé par la mort. Durable et tenace elle est irrésistible et s'impose au sujet malgré tous les efforts qu'il fait pour la repousser. Enfin elle est parasitaire. Le sujet se rend compte de l'étrangeté de son obsession, la subit ; il en souffre, mais il sait qu'elle est ridicule.

« Gru..., femme de 28 ans, a peur de devenir folle. « J'ai la tête drôle dit-elle, j'ai les idées bizarres, promettez-moi que vous ne m'enfermerez pas. C'est effrayant de devenir comme les fous ; je préférerais mourir, la mort ne me fait pas peur. J'étouffe en pensant que je vais devenir folle et je ne peux pas m'empêcher de le penser tout le temps[1]. » Les scrupules et les remords, sont souvent le point de départ d'obsessions. Pour se défendre le sujet agit comme l'anxieux, mais ses moyens sont beaucoup plus précis et par leur répétition, ils deviennent souvent, à leur tour, obsédants. Ce sont parfois des formules de conjuration et : « Bu... répète toute la journée, la singulière formule que voici : Maman, ratan, bibi, bitaquo, je vais mourir[2] ».

---

1. Raymond et Janet : *Les obsessions et la psychasténie*, Alcan, 1908, t. II, p. 393.
2. Raymond et Janet : Loc. cit., t. I, p. 151.

L'obsession est souvent impulsive et le sujet qui se rend compte de la gravité de l'acte qu'il va accomplir, lutte. A ce moment il souffre au plus haut point, l'anxiété s'exalte et quand elle est à son maximum, l'impulsion peut parfois se produire. « Une femme de 30 ans, Kl..., a été pendant trois ans obsédée par l'image d'un homme pendu, dont on lui avait raconté la triste fin. Ce qui la tourmentait ce n'était pas réellement le mort, c'était une réflexion personnelle : « je pourrais bien en faire autant » et elle se sentait poussée à se pendre, à ce point qu'il lui fallait prendre des précautions pour ne pas céder à ce désir obsédant. Elle fermait à clef son grenier et cachait la clef, car, dans son idée, c'était au grenier qu'elle irait exécuter ce suicide[1]. »

C'est l'effort contre l'idée qui est douloureux. Il est impuissant et caractérise l'anxiété obsessive.

« Le *doute* est un état psychique d'interrogation anxieuse[2] » qui dérive immédiatement de l'obsession. Chez le douteur « les impressions, les représentations, les sentiments, les émotions, les tendances émotives... se contrarient dans une oscillation incessante qui se traduit par des actes incomplets et incertains, par des réactions émotionnelles trop vives, par une suggestibilité très grande, mais sans persistance[3]. »

---

1. *Idem*, p. 16.
2. Heckel : *La névrose d'angoisse*, Masson, 1917, p. 96.
3. Sollier : *Le doute*, Alcan, 1909, p. 85.

Les interrogations obsédantes portent souvent sur des questions d'ordre métaphysique.

Du doute, découle le *scrupule*, qui est une hésitation sur l'accomplissement de l'acte et qui s'adresse en général à des circonstances minimes. Doute et scrupule sont fréquents et se renouvellent constamment. Ils sont toujours accompagnés par une très vive anxiété qui rend ces états fort pénibles.

Emotivité pure, anxiété, obsession, phobie, scrupule et doute sont les manifestations essentielles des tendances émotives. Nous verrons plus loin quel est leur aboutissant psychopathique et toute l'importance, en l'espèce, des troubles de l'appareil neuro-végétatif.

CHAPITRE II

Les Tendances cyclothymiques

Notre activité et notre humeur sont sujettes à des variations fréquentes, dont la cause nous échappe souvent. Pourquoi aujourd'hui sommes-nous orientés vers le beau fixe, tout à l'optimisme et pleins de confiance en nous ? Nous recevons avec la plus grande amabilité la visite la plus indifférente ; Notre tâche s'exécute avec une facilité qui nous charme et jamais notre santé ne nous a paru aussi florissante. Pourquoi demain verrons-nous toutes choses sous une couleur sombre, tout au pessimisme et sans aucune confiance en nous ? Nos amis les plus intimes sont reçus sans ménagements. Nos efforts ne viennent pas à bout d'un travail facile et l'état de notre organisme nous préoccupe au plus haut point. *Nous passons tous par des alternatives de bonne et de mauvaise humeur*, si bien que M. G. Ballet a pu dire : « je me suis demandé parfois si la circularité n'était pas une loi de fonctionnement de notre système ner-

veux et si nous n'étions pas tous à quelque degré des circulaires [1].

Une simple exagération de cet état nous donne la cyclothymie (de χύκλος cercle et de θυμὸς état d'esprit). Il serait cependant téméraire de croire, que l'on arrive d'emblée à un type pathologique complet ; le petit cyclothymique qualifié de bizarre, d'original, de caractère changeant, demeure parfaitement méconnu de son entourage et de son médecin. Des transitions insensibles nous conduisent à des formes qui s'écartent un peu et déjà de la normale ; en franchissant les étapes, les tendances cyclothymiques, évoluent jusqu'à la psychose maniaque dépressive.

Déjà, MM. Baillarger, Billod, Falret, avaient décrit la folie circulaire, la folie à formes alternes, la folie à double forme réunies plus tard par Magnan sous le nom de folie intermittente, quand Kahlbaum créa en 1882 le terme de cyclothymie désignant par là un état intermédiaire entre la maladie et la santé et n'évoluant ni vers la psychose, ni vers la démence, — Hecker, Kraepelin, Wilmans, la rattachent au contraire à la folie maniaque dépressive dont elle est un état fruste. M. Deny [2] et son élève M. P. Kahn [3] ont repris la question en 1909, et ont créé la constitution cyclothymique, dont l'exagération donnerait les formes légères et avec transitions insensibles, les

1. G. Ballet : *La mélancolie intermittente, Paris Médical*, 14 mai 1902.

2. Deny : *La cyclothymie, Semaine Médicale*, 8 avril 1909.

3. Kahn : *Thèse de Paris*, 1909, Steinheil.

formes graves de la psychose maniaque dépressive.

« Le cyclothymique est trop gai, ou bien il est trop triste, trop remuant, ou bien d'une inaction étrange, trop indifférent ou s'occupant de ce qui ne le regarde pas, indécis à l'excès ou trop téméraire dans ses entreprises. Il est toujours trop... ou pas assez... Il n'a plus le sentiment de la mesure[1]. » Il se présente sous des aspects essentiellement différents qui caractérisent la cyclothymie.

Le *déprimé* est un homme bien misérable. Pâle, les traits tirés, le front plissé, les commissures buccales abaissées, il penche la tête sur la poitrine et ne voit personne. La barbe est vieille de plusieurs jours, son chapeau est poussiéreux et déformé. Il porte ses plus vieux vêtements, ses souliers sont éculés, ses mains sales, ses ongles longs et noirs. Cette tenue contraste singulièrement avec celle que nous avons l'habitude de lui voir. On a peine à le reconnaître. Il marche à petits pas et dès qu'il nous aperçoit, il semble chercher à fuir.

Si nous lui causons, sa tristesse et son pessimisme percent à travers tous ses mots. Il parle péniblement, et nous déclare qu'il est bien malheureux, que chez lui tout va mal, et qu'il en est du reste ainsi pour tout le monde. Ses plaintes sont continuelles et relatives aussi bien à l'avenir qu'au passé. — Il pose autour de lui un regard étonné ; les choses les plus habituelles lui paraissent étranges. Il évolue dans un monde nouveau et ne reconnaît plus comme tels, les

---

1. P. Kahn : Loc. cit., p. 23.

objets et les personnes les plus familières de son entourage.

Il est indifférent à tout. Il abandonne ses affaires, néglige sa famille. Tout lui est égal ; il n'éprouve aucune émotion. « Tout devient indifférent dit Berlioz, la ruine d'un monde ne saurait à peine émouvoir ; je voudrais alors que la terre fut une bombe remplie de poudre et j'y mettrais le feu pour m'amuser[1]. »

Parfois le malade a conscience de cet état, il souffre violemment de cette *dysesthésie affective* (P. Kahn) : « On viendrait me dire que ma fille est morte, je la verrais écrasée sous mes yeux, dans un de mes moments d'humeur noire, je crois que cela ne me ferait rien, je ne verserais pas une larme et pourtant je n'aime personne au monde plus qu'elle[2] ».

La conscience intacte permet au déprimé une *autoanalyse* qui le navre. Il se sent devenir fou : « Depuis que je vous ai écrit, dit Coleridge, en mars 1796, a un clergyman de ses amis, j'ai été comme suspendu sur le bord de la folie... Ma situation a été telle pendant la dernière quinzaine que j'ai été obligé de prendre du laudanum presque toutes les nuits[3]. »

Il est perdu et ne guérira pas ; seule la mort peut arrêter sa souffrance. Cependant les encouragements lui sont sensibles, il les désire, il les recherche même.

---

1. Berlioz : *Mémoires.*
2. Deny : Loc. cit.
3. Dupouy : *La vie d'un poète, Coleridge, Journ. de Psych.*, 1910.

Toute l'activité psychique et physique est diminuée et ralentie. Les associations d'idées se font difficilement. Un effort pénible précède chaque réponse aux questions les plus simples. L'attention est affaiblie et surtout l'attention volontaire qui « est précaire et vacillante. La maladie ne la transforme pas, mais la fait tomber en ruines[1]. »

La volonté est impuissante : « Le malade accuse une impossibilité fréquente de vouloir exécuter certains actes, bien qu'il en ait le désir et que son jugement sain, par une sage délibération, lui en fasse voir l'opportunité, souvent même la nécessité[2] ».

On n'observe jamais d'hallucinations ni d'idées délirantes. Il se crée parfois des obsessions et des phobies non parasitaires et une crainte des impulsions assez pénible. Le suicide, peu fréquent n'est cependant pas exceptionnel (Gérard de Nerval, Garchine).

Toute l'activité psychique traduit un ralentissement général qui se manifeste avec la même intensité dans l'activité physique. Le malade dort mal. Il n'a pas d'appétit et maigrit. Il a des maux de tête fréquents ; sa force est considérablement diminuée et sa sensibilité fortement émoussée. Les perceptions sensorielles ont beaucoup perdu de leur netteté. La puissance génitale a bien souvent complètement disparu. Ces troubles physiques quoique pénibles n'affectent pas

1. Ribot : *Psychologie de l'attention*, p. 229.
2. Billod : *Maladies de la volonté, Ann. Méd. Psych.*, 1847, p. 172.

outre mesure le déprimé qui se montre beaucoup plus préoccupé de son état mental.

L'examen nous permet de constater que le cœur bat plus lentement, que la tension artérielle est abaissée, et que la respiration est lente et superficielle. La digestion se fait mal ; la constipation est de règle, les sécrétions sont peu abondantes et les urines pauvres en urée et en acide phosphorique.

En résumé l'on peut dire avec M. P. Kahn que, « comme cédant à une attraction centripète, *toute l'activité physique et morale se recroqueville* ».

Quel étrange contraste nous offre *l'excité !* Nous retrouvons le même personnage, tout à l'heure si misérable, entouré d'un cercle d'auditeurs qu'il fascine. Habillé à la dernière mode, il affiche une élégance indiscrète qui n'est pas toujours du meilleur goût. Il porte haut la tête, son facies est animé et ses yeux brillent. Ses paroles s'écoulent abondantes et faciles. Il charme son auditoire par des explications, des anecdotes, qu'il émaille de calembours, de traits d'esprit souvent osés. Sur tous les sujets il parle, n'est jamais pris au dépourvu, se contredit parfois, n'aboutit pas toujours à la conclusion. Le voici à son travail : son activité est extraordinaire. Il abat avec une rapidité incroyable une tâche formidable. Jamais fatigué, il étend son champ d'action, se lance dans des entreprises hasardeuses. Optimiste, il est sûr de la réussite. Celle-ci obtenue, rien de l'arrête. Il va toujours plus loin... jusqu'à l'échec qui le rejette dans la forme précédente, c'est-à-dire dans la forme dépressive.

Déprimé, le sujet se recroqueville, excité, il rayonne. Son euphorie est remarquable. Tout est bien, il est heureux, et dans sa joie débordante il écarte toute impression triste d'un geste négligent.

Coleridge décrit ainsi une de ses périodes d'excitation : « Une folle activité de pensée, d'imagination, de sentiments, et d'impulsions au mouvement se lève en moi ; une sorte de tempête de fond, qui ne souffle vers aucun point de la boussole, vient je ne sais d'où, mais m'agite tout entier. Mon être entier est rempli de vagues qui roulent et s'écroulent l'une ici, l'autre là, comme les choses qui n'ont pas de maître commun. Je crois que mon âme doit avoir préexisté dans le corps d'un chasseur de chamois. L'image de l'ancien but de mes efforts a été oblitérée, mais les sentiments, les habitudes impulsives et les commencements d'action sont en moi variés, et le paysage vu autrefois les fait revivre[1]. »

Les associations d'idées sont extrêmement faciles ; le cours des idées très rapide entraîne la pensée loin du but proposé. L'attention volontaire est affaiblie, et si nous avons vu le malade en proie à une activité intense, souvent désordonnée, ce n'est pas grâce à sa volonté plus forte, mais bien plutôt à un excès d'impulsion.

La mémoire est exaltée et seule de toute l'activité psychique, l'intelligence reste la même : « Homme doué de talent ou homme borné, il reste ce qu'il était

---

1. Coleridge : *Lettre à Wedgwood*, 14 janvier 1903.

depuis sa naissance et les états successifs d'oscillation d'humeur n'abaissent pas son niveau intellectuel[1]. »

Les tendances érotiques sont habituelles et il est très curieux de les observer chez des femmes normalement réservées et décentes et qui, pendant leurs périodes d'excitation, légères et provocantes, se prostituent sans aucun remords.

Les excès de toutes sortes sont du reste fréquents. Alfred de Musset s'enivrait fortement ce qui permet à M. P. Kahn de le qualifier de cyclothymique sitiomane.

L'excité dort peu, mais ce peu lui suffit. Son appétit est excellent, il ne maigrit pas. Ses forces sont décuplées, sa sensibilité aiguisée et ses perceptions sensorielles très fines. Contrairement à ce que l'on observe chez le déprimé, son pouls est fort, bien frappé. La tension est normale ou élevée et les sécrétions exagérées.

En apparence, l'*excité* est donc en opposition absolue avec le *déprimé ; mais ces deux états nous apparaissent nettement liés entre eux* et comme le contrepied l'un de l'autre. C'est le balancement continuel d'une même activité : « Nous ne saurions trop insister sur la similitude absolue des territoires psychiques troublés par la dépression et par l'excitation cyclothymiques, qui ne sont que les formes cliniques différentes d'une même déséquilibration constitutionnelle de la sensibilité morale[2] ».

---

1. Bagenof : *Les cyclothymies, Arch. Intern. Neur.*, 1910, p. 296.
2. P. Kahn : Loc. cit.

Les premières tendances cyclothymiques peuvent apparaître chez l'enfant. Deny cite un cas observé chez une fillette de huit ans. Habituellement c'est vers treize ans qu'elles se montrent pour la première fois. Elles sont plus fréquentes chez la femme dont la vie génitale est une cause importante de changement d'humeur.

Il est parfois presque impossible de préciser le moment où elles commencent à se manifester. Si le déprimé qui se plaint sans cesse, va parfois jusqu'à l'homicide, au suicide et impose la constatation de son caractère, il n'en est pas de même de cet homme actif, brillant causeur et joyeux compagnon, travailleur infatigable, d'une clairvoyance et d'une audace déconcertantes, qu'est l'excité. Tout au plus se ruinera-t-il dans des entreprises hasardeuses, ou fera-t-il le désespoir de sa famille par sa conduite déplorable. Mais lorsque chez le même individu on aura connaissance de ces deux phases contradictoires, il ne faut pas hésiter : il s'agit bien de tendances cyclothymiques.

Les exemples abondent dans la littérature. Musset, Berlioz, Gœthe, Gérard de Nerval, Gogol, Coleridge pour ne citer que ceux-là furent des cyclothymiques.

Voici ce que Paul de Musset dit de son frère : « De temps à autre il avait en effet des lendemains mélancoliques, des matinées de regrets superflus. Pour ces jours de misère, le poète aimait à se composer un costume de situation. Du fond d'une armoire il tirait un vieux carrick jaune à six collets et qui aurait pu faire trois fois le tour de son corps. Ainsi affublé

il se couchait sur le tapis de sa chambre et fredonnait d'un ton lamentable quelque vieil air contemporain de son carrick. Lorsque en entrant chez lui, je le trouvais enfoui sous cet habit de pénitent et dans une attitude de mélodrame, je savais que les cartes s'étaient montrées intraitables. Au premier mot que je voulais lui dire : « Qu'on me laisse, s'écriait-il en se voilant la face, qu'on me laisse dans mes haillons et dans mon désespoir ! ». Mais le soir arrivé, il jetait en l'air ses haillons et mettait ses plus beaux habits. Ce changement de décor suffisait pour détourner le cours de ses idées ; il partait pour courir les salons de Paris où les plaisirs du monde lui faisaient oublier les revers du jeu. Soit que le bal lui laissa une impression profonde, soit par une disposition naturelle qui tenait peut-être à son goût pour la peinture, il se rappelait avec une mémoire étonnante dans quel ordre il avait vu les femmes assises, les couleurs de leurs robes, leurs ajustements et leurs coiffures. Le luxe d'ailleurs lui causait une sorte d'ivresse[1] ».

Coleridge[2] avait des périodes d'exaltation et de dépression encore plus prononcées. « Ses dispositions variaient tellement suivant les moments, qu'on aurait souvent risqué de tomber à faux en lui offrant des consolations quand il était plein d'espoir ou des encouragements quand il était amoureux de sa propre tristesse[3] ». Tandis que Musset s'adonnait à l'alcool, Coleridge usait de l'opium.

---

1. P. de Musset : *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 86.
2. Dupouy : *Coleridge, Journal de Psychologie* de 1910.
3. Aymard : *La vie d'un poète, Coleridge*, p. 225.

Ces deux passages de Gogol cités par M. Bagenoff [1] sont des plus caractéristiques. « Je ne sais vraiment pas dit-il, d'où me vient cet afflux de fraîcheur, d'énergie, de vaillance que je n'ai encore jamais ressenti. Je sens les idées bourdonner dans ma tête comme un essaim d'abeilles, mon imagination est devenue d'une extrême sensibilité... » ; puis plus loin, « Une anxiété que je ne puis vous décrire vient s'y joindre. Ni Rome, ni le ciel d'Italie, qui ont toujours exercé leurs charmes sur moi, ne me font plus aucune impression. Je ne les vois plus, je ne les sens plus » (lettre à Pagodine 1840).

Les phases de dépression et d'excitation se succèdent sans aucune régularité. Aucune loi ne régit leur alternance, M. Deny cite le cas d'un professeur de musique qui ne travaillait qu'un jour sur deux et pouvait savoir, très longtemps à l'avance comment disposer de son temps. Le cas est rare car « la périodicité ne peut pas être donnée comme le caractère primordial de ces variations affectives et de leurs concomittants intellectuels ou psycho-moteurs [2] ».

La phase d'excitation peut, nous l'avons vu, passer inaperçue au premier abord. On pourrait prendre le malade pour un déprimé intermittent, mais un examen approfondi montrerait qu'il n'en est rien et les intervalles normaux, d'après M. P. Kahn, n'existent pas.

Quand le sujet passe de l'excitation à la dépression,

---

1. Bagenoff : Loc. cit.
2. Deny : Préface de la thèse de P. Kahn.

on observe parfois, quelques signes avertisseurs, qui font prévoir le changement. Ce sont des bouffées de chaleur, des palpitations, de la méchanceté subite. « Le vide se fait autour de ma poitrine palpitante, et il semble alors que mon cœur, sous l'aspiration d'une force irrésistible, s'évapore et tend à se dissoudre par extension, puis la peau de tout mon corps devient douloureuse et brûlante ; je rougis de la tête aux pieds. Je suis tenté de crier, d'appeler à mon aide mes amis, les indifférents même, pour me consoler, pour me garder, me défendre, m'empêcher d'être détruit, pour retenir ma vie qui s'en va aux quatre points cardinaux[1]. »

Il arrive que les phases ne soient pas nettement dégagées l'une de l'autre. *Elles s'imbriquent* étroitement, formant ce que l'on a appelé les *états mixtes*. Ce sont des sujets extrêmement actifs, mais en même temps tristes et angoissés. D'autres fois on note un mélange d'irritabilité, de susceptibilité et de mélancolie. Dans ces cas divers, les tendances cyclothymiques ne semblent pas seules être en jeu. Enfin les états mixtes peuvent alterner avec des états purs d'excitation ou de dépression.

Il nous reste à savoir quelle est l'influence des circonstances extérieures sur l'évolution des tendances cyclothymiques. Tandis que les uns, comme Alfred de Musset sont surtout des hyperémotifs et réagissent violemment aux événements heureux ou malheureux,

---

1. Berlioz : *Mémoires*, t. I, p. 246.

les autres comme Coleridge, présentent, indifférents à l'ambiance une indépendance remarquable dans l'évolution de leur humeur. Il est tout à fait naturel qu'un émotif soit très abattu par un échec ou énivré par le succès ; il n'est pas besoin dans ce cas d'en chercher l'explication dans un déséquilibre spécial. Ainsi se trouve singulièrement limitée l'importance de la cyclothymie. L'observation montre cependant, qu'à part de très rares exceptions, les grosses variations indépendantes d'humeur sont l'apanage de sujets fortement déséquilibrés. Ils vivent dans un état intermédiaire entre la liberté et l'internement ; Coleridge fut peut-être plus un circulaire proprement dit qu'un cyclothymique : nous sommes alors en présence de formes atténuées de la psychose maniaque dépressive ; et ce sont ces formes qu'il y aurait lieu de désigner sous le nom de tendances cyclothymiques.

Ainsi comprises, leur existence ne semble pas pouvoir être mise en doute ; cependant il s'en faut de beaucoup qu'on les retrouve dans les antécédents de tous les états maniaques, mélancoliques ou même intermittents et circulaires.

CHAPITRE III

Les Tendances perverses et mythomaniaques

Tendances perverses

Les rapports entre les individus sont réglés par des traditions, des préceptes religieux ou sociaux, dont l'ensemble constitue la morale. La morale civile est sanctionnée par les lois et le fait de s'en écarter entraîne des peines plus ou moins sévères. Ainsi l'intérêt de chacun se trouve sauvegardé au mieux de l'ordre public.

Cependant quelques-uns se révoltent : soit d'une manière épisodique sous la poussée d'une passion violente : une peine légère leur est une leçon suffisante et leur faute reste unique ; soit d'une manière constante, du fait de leur mauvaise éducation : alors les sanctions ont peu d'effets et les récidives sont fréquentes ; soit enfin, parce que, tarés héréditairement, ils vont écouler leur vie toujours en marge des

lois civiles ou morales et rester insensibles à tous les encouragements comme à toutes les condamnations : ce sont des *antisociaux* et des *pervers*. Remarqués dès l'enfance par leur indiscipline et leur inconduite, incapables de mener une vie régulière, obéissant aveuglément à leurs impulsions morbides, ils s'écartent fortement de la moyenne des individus et parfois ne peuvent vivre en liberté.

Isolées par Pinel, décrites par Pritchard sous le nom de moral insanity, connues d'Esquirol et de Morel qui en fait les deuxième et troisième classes de ses folies héréditaires, les tendances perverses ont été reprises sous de différents noms par de nombreux auteurs et principalement par Dupré qui a créé le groupe des perversions instinctives [1].

Dès le jeune âge, les *tendances perverses* se manifestent avec une violence singulière : « Profondément égoïstes, méfiants, d'une sécheresse de cœur absolue, ces enfants, dit très bien Schule, n'ont rien de l'enfant. Ils n'aiment personne, les caresses les importunent, ils sont insensibles aux réprimandes comme aux éloges, à la douleur comme à la joie de leurs parents. La désobéissance et le mensonge sont pour eux comme une nécessité à laquelle ils ne peuvent se dérober. Pour la moindre contrariété, ils ont de violents accès de colère qui s'accompagnent de mouvements impulsifs plus ou moins dangereux... Ils se plaisent à torturer les animaux, à battre leurs cama-

1. Dupré : *Les perversions instinctives*, XXIIe Congrès des Aliénistes et Neurologistes de France, Tunis, 1912.

rades plus faibles... Ni la douceur, ni la violence ne peuvent venir à bout de leur caractère ingouvernable, toujours prêt à la révolte et souvent les parents en sont réduits à les placer dans des établissements spéciaux de répression ou dans des maisons de correction, d'où ils sortent plus vicieux encore [1]. »

A l'école, paresseux, batailleurs, méchants, ils se font haïr de leurs maîtres et de leurs camarades. Déjà vicieux, ils s'adonnent à la masturbation et quelquefois aux pratiques homosexuelles. Pour une réprimande ils quittent le domicile de leurs parents et vivent de mendicité et de vol.

A la puberté leur instinct génital se manifeste avec violence. Il se complique, se dévie et les perversions sexuelles s'installent d'une manière définitive.

Le régiment est une pierre de touche pour ces sujets. Indisciplinés, violents, ils collectionnent les jours de punitions, passent aux bataillons d'Afrique d'où ils reviennent tatoués et plus insociables que jamais.

Leur existence est alors lamentable. Errant, de pays en pays, ils ne peuvent se fixer nulle part. Incapables de travailler, ils font tous les métiers, gagnent quelques sous, puis vagabondent, vivent de rapines et de vols, assassinent parfois et fatalement se font arrêter. Les femmes s'adonnent à la prostitution à laquelle elles associent le vol et les pratiques sexuelles anormales.

En prison, ils sont parfois violents et dangereux,

---

1. Arnaud : *Folie morale*, traité de G. Ballet, p. 646.

plus souvent tranquilles, calmes et remplis de bonnes intentions. Ils cherchent même souvent à se faire arrêter ou enfermer dans un Asile : « He..., âgé de 64 ans, est 10 fois condamné de 27 à 41 ans pour vagabondage, outrages aux agents, menaces de mort, vols; ivresse. De 41 à 64 ans il est 20 fois interné. Travaillant très irrégulièrement, il vagabonde, vole, se fait passer pour un ancien combattant de 70 (il avait alors 11 ans), demande des secours pour ses campagnes. Il promet toujours de ne jamais recommencer. Il revient pour la vingtième fois et considère l'Asile comme son suprême refuge : « Au moins, dit-il, je serai logé et nourri ». Pour se faire maintenir il raconte de pseudo-hallucinations. »

Les essais d'amélioration sont rares et ne durent pas. En voici un exemple : « Im..., âgé de 48 ans, pratique depuis son adolescence l'homosexualité. Il dit avoir contracté cette habitude au séminaire (?). De 19 à 21 ans il est condamné 6 fois. A la 7e il a simulé, dit-il, un délire de persécution pour se faire interner. Il s'évade au bout de sept ans et se promet de ne plus recommencer. De 28 à 45 ans, on ne voit rien à lui reprocher au moins au point de vue légal. Mais il souffre : « Ma vie quoique déplorable fut pour moi un dur calvaire d'abnégation et de sincère repentir. Si l'on pouvait lire en mon âme et conscience ce que le remords et l'opprobe me font souffrir au souvenir de mon passé, l'on ne m'en parlerait jamais. Je remercie le ciel de m'avoir aidé à me convertir et à m'amender ». Ces belles résolutions ne sont pas éternelles, puisqu'à 45 ans il est arrêté

pour outrage à la pudeur. Il est encore résolu à se faire une autre vie « car, dit-il, je confesse mes fautes et les déplore humblement de toute mon âme ». Deux ans après, il est de nouveau arrêté pour vol. »

Parfois intelligent, plus souvent débile, le pervers n'est pas toujours un grand criminel, mais ses tendances sont impérieuses et survivent à toutes les exhortations : c'est un criminel persévérant.

Certes, en prison, il proteste de sa bonne volonté et veut s'amender. Il est sincère. Hélas ! dès sa sortie ses tendances retrouvent l'occasion qui leur manquait pour s'épanouir et elles s'imposent à lui, qui n'essaye même pas de lutter. « L'amendement moral du pervers est une illusion : soit de philanthropes et d'optimistes, qui croient à la vertu foncière du cœur humain et cherchent les raisons du vice autour et non dans l'individu ; soit de psychothérapeutes théoriciens, qui croient à l'action bienfaisante du raisonnement et à la réfutation d'une mentalité par la dialectique ; soit d'esprits religieux qui croient à la grâce et à la rédemption du pécheur [1] ».

Régis [2] caractérise les pervers par quatre stigmates : amoralité, inaffectivité, inadaptabilité, impulsivité. L'amoralité est totale. « Comme la rétine de l'aveugle, l'organe moral de ces individus est insensible, ce sont des aveugles moraux (Schule) [3] ». Si par hasard l'agénésie n'est pas complète, la volonté est

---

1. Dupré : Loc. cit.
2. Régis : *Précis de Psychiatrie*, 6e édition, Doin, 1923.
3. Arnaud : Loc. cit.

tellement faible qu'elle est impuissante à réagir. On conçoit que le pervers s'adapte difficilement malgré un usage très large du mensonge. Son affectivité inexistante ou pervertie ne lui est d'aucun secours, son cœur ne parle pas.

Les tendances perverses peuvent être classées et Dupré les décrit par rapport à trois instincts et à leurs dérivés.

1) *Instinct de conservation :* Instincts personnel, égoïste, relatifs à la vie de l'individu.

2) *Instinct de reproduction :* Instincts sexuel, génésique, relatifs à la vie de l'espèce.

3) *Instinct d'association :* Instincts collectifs, altruiste, relatifs à la vie de la société.

La nutrition se rattache au premier groupe et avec elle nous pouvons décrire les gros mangeurs, les sujets atteints de goûts étranges et répugnants. L'alcoolisme est le moindre des défauts du pervers, mais c'est celui qui le fait le plus souffrir. Il le conduit à l'asile avec une rapidité toujours renouvelée. Pour peu que le hasard s'en mêle, la toxicomanie recrute là ses meilleurs adeptes. Le toxique, comme l'alcool, a vite fait de jeter un trouble profond dans ces pauvres intelligences déjà si déséquilibrées. Prodigalité, avarice, cupidité sont les modifications habituelles de l'instinct de propriété. La passion du jeu peut entrer dans le groupe. Elle est, d'après Dupré, un mélange de prodigalité, de cupidité, d'imprévoyance et d'appétit des émotions. Là encore se placent ces étranges collectionneurs de boîtes d'allumettes, de tickets de tramways et de boîtes de fromage.

L'instinct de personnalité est fortement altéré chez le pervers. Celui-ci n'a pas une minime idée de son importance. Sa vanité, cet orgueil illégitime, fait de lui l'égal des puissants du jour. Il accepte les compliments les plus ironiques avec une naïveté déconcertante et nous verrons jusqu'à quel point il se sert de son imagination pour se faire valoir.

L'instinct de reproduction est des plus fréquemment altéré et les *perversions sexuelles* ont été décrites depuis longtemps avec précision et abondance. L'altération par défaut n'a pas d'histoire, contrairement à celle par excès où nous voyons l'ivresse érotique aboutir, pour se satisfaire, à des actes d'une violence extrême (attentats à la pudeur, viols). Vient ensuite la liste des perversions proprement dites. Dans l'onanisme, l'individu n'éprouve de jouissance que par la masturbation. Le fétichiste voit son excitation génitale et même l'éjaculation se produire au contact d'objets féminins, ou de certaines parties du corps de la femme. L'activité sexuelle du sadique n'entre en jeu qu'au spectacle des souffrances qu'il provoque, contrairement au masochiste qui aime souffrir. Les enfants sont nécessaires au pédophile et l'on voit plus rarement les appétits sexuels nécessiter pour leur satisfaction des animaux ou des cadavres.

L'inversion sexuelle est très fréquente. Suivant les pratiques en jeu et le sexe des sujets, on a décrit la pédérastie, le lesbisme, le saphisme, etc. La pédérastie s'épanouit dans toute son ampleur dans le milieu du bagne où viennent échouer quelques-uns de ces pervers.

Ces tendances perverses sont tout à fait impérieuses. Le sujet qui se rend souvent compte de l'anomalie de son acte, veut lutter ; il souffre alors violemment, ressent une angoisse inexprimable et, dans cette lutte, trop inégale, il succombe souvent. De nombreuses observations en font foi. En voici un exemple emprunté à Thoinot : « Louis P... est un fétichiste du mouchoir depuis l'âge de douze ans et une fois marié, il ne put accomplir le coït qu'en tenant un mouchoir blanc à la main. Malheureusement il est rapidement obsédé par la tentation de voler des mouchoirs de femmes et voici quelles souffrances il éprouve : « Progressivement l'idée du mouchoir s'impose à lui, devenant de plus en plus impérieuse, de plus en plus tenace. P... essaie de s'en débarrasser, l'obsession revient sans cesse, envahissant tout le champ de la conscience et laissant les autres préoccupations au second plan. Le malade, de plus en plus inquiet, se rend compte qu'il n'est plus le maître de sa volonté. Si dans cet état d'esprit le mouchoir se présente à sa vue, la lutte atteint son paroxysme ; le malade angoissé éprouve une sensation d'étouffement, des palpitations, il tremble, il est couvert de sueur, puis, s'avouant incapable de résister, n'étant plus que l'esclave de son obsession transformée en impulsion, il se précipite sur le mouchoir afin de retrouver le calme et de mettre fin à un combat où il se sent d'avance vaincu[1]. »

Sous le nom d'*instinct d'association*, il faut com-

1. Thoinot : *Attentats aux mœurs*, Doin, 1898, p. 431.

prendre avec M. Dupré : « les tendances constitutionnelles qui permettent à l'individu de s'adapter à la vie collective, de jouer son rôle au milieu de ses semblables et de se conformer dans ses réactions habituelles aux lois de la société. Ces tendances dérivent de l'instinct de sympathie en vertu duquel l'individu se sent attiré vers ses semblables et d'une façon générale vers les êtres vivants [1] ». L'insuffisance de cet instinct se confond avec certaines perversions de l'instinct de conservation, égoïsme, indifférence affective. Si l'individu jouit des souffrances d'autrui et les provoque même, c'est la malignité constitutionnelle qui le pousse à nuire, à détruire, à bouleverser les foyers heureux. Certains empoisonneurs rentrent dans cette catégorie et les journaux nous rapportent fréquemment les exploits stupides de ces pyromanes qui sont loin de toujours agir par vengeance.

L'*instinct d'opposition* porte l'individu à ne rien supporter de ce qui lui vient d'autrui. Il en résulte une inéducabilité totale et cela peut aboutir à un négativisme spécial, fréquent chez les débiles. L'indifférence peut être absolument complète et l'inertie totale. C'est alors l'incorrigible paresseux, vivant à la charge de sa famille, s'installant dans certains milieux en parasite au foyer de personnes faibles, et, s'il vagabonde aimant mieux en hiver l'asile ou la prison que le travail. Ces atteintes de l'instinct d'association font l'inadaptabilité du pervers.

Les perversions ne portent pas forcément sur tous

1. Dupré : Loc. cit.

les instincts ; un seul peut être perverti, et l'individu cachant son vice mène une existence d'apparence normale. Mais quand le trouble est global, il se heurte violemment à la société qui est amenée à le rejeter.

Tendances mythomaniaques

Le but du pervers est non seulement de satisfaire ses tendances, mais encore échapper aux sanctions. Les moyens les plus divers sont à sa disposition, mais il en est un dont il use largement, c'est le mensonge. Certains pervers ont une aptitude remarquable à mentir, à tel point qu'on a pu la décrire sous le nom de *mythomanie*, (μυθος fable). Celui-ci a été créé en 1905 par Dupré : « c'est la tendance pathologique plus ou moins volontaire et consciente au mensonge et à la création de fables imaginaires[1] ». Nous mentons tous, ne serait-ce que pour être polis, mais tandis que les uns ne disent qu'avec peine les formules d'usage, les autres savent manier les paroles flatteuses avec facilité et abondance. Nombreux sont ceux qui mentent encore plus. Ils nous rassurent cependant par leurs récits et leurs serments appuyés de preuves imaginaires. Si le but est dépassé, nous trouvons alors la mythomanie avec son cortège brillant de contes fantastiques, de fables étonnantes et d'actions étranges. Que ces tendances exaspèrent à l'excès, elles prennent alors leur plein épanouissement dans les dé-

1. Dupré : *La mythomanie, Bulletin Médical*, 1905, p. 263.

lires d'imagination et les psychoses imaginatives aiguës. *Ce qui caractérise les tendances mythomaniaques c'est l'exagération des moyens mis en œuvre pour arriver au but.* Le mythomane se sépare du menteur par la manière dont il ment. C'est le mensonge morbide. Ce qui sort de son imagination est un monstre qui loin de toujours le servir lui nuit souvent. Il se manifeste sous les formes les plus différentes : récits oraux et écrits, fables en action, simulation.

L'enfance et les peuples primitifs ont en commun leur goûts des fables et des récits fantastiques. Les contes de fées ont ébloui et terrifié notre enfance ; la mythologie éblouit et terrifia nos ancêtres. « L'invention romanesque s'éveille vers l'âge de trois ou quatre ans. On sait le goût des enfants imaginatifs pour les histoires et les légendes qu'ils se font répéter à satiété. En cela ils ressemblent aux peuples mi-civilisés qui écoutent avidement leurs rapsodes pendant des heures, éprouvant toutes les émotions appropriées aux incidents du récit[1]. »

L'activité mythique de l'enfant trouve ses conditions dans sa grande inexpérience. Son imagination se donne libre jeu et il « manque des éléments réducteurs dont le nombre et l'influence croissent avec l'âge » (Dupré). La suggestibilité est extrême ; inconscient des conséquences, il enrichit son récit en écoutant la conversation des grandes personnes. « Rien n'est plus émouvant que le récit d'un enfant racontant les détails d'un crime dont il prétend avoir

1. Ribot : *Imagination créatrice*, p. 88.

été le témoin ou la victime. La naïveté du langage, la simplicité de la mise en scène accroissent singulièrement l'intérêt, accroissent la confiance. L'entourage se laisse aisément gagner par une émotion qui va grandissant toujours, se doublant de l'indignation et de la pitié qu'inspire une monstrueuse aventure. Par un procédé dont il est facile de se rendre compte, parents, amis, voisins, acceptent sans contrôle le fait vrai ou faux ; il s'y ajoute incessamment de nouveaux détails constituant un ensemble bien plus complet que le récit primitif. L'enfant s'en empare, il se l'assimile, il le reproduit sans variantes et, devant le magistrat, c'est avec une précision terrible qu'il accuse[1]. »

L'on conçoit que l'enfant pervers puisse mettre cette prodigieuse faculté au service de ses tendances. Mais ce sont des enfants débiles, et leurs récits édifiés à l'aide de matériaux ramassés au hasard sont d'une absurdité, qui saute aux yeux. Le système « est parfois asez cohérent et assez précis pour être vraisemblable, mais par certains points assez fantastique pour provoquer l'étonnement et la défiance des auditeurs[2] ».

Chez l'adulte, une plus grande richesse intellectuelle, des intérêts plus nombreux, des appétits plus nets compliquent singulièrement les résultats de l'activité mythique. Mais la mythomanie « est un mode d'infantilisme intellectuel (Dupré) » et les points fai-

---

1. Motet : *Les faux témoignages des enfants devant la justice, Archives d'Anthropologie Criminelle*, 1887, p. 82.

2. Dupré : *Mythomanie infantile, Encéphale*, août 1909.

bles sont nombreux. Plus fréquente chez les sujets jeunes et chez les femmes, nous y trouvons à la base les mêmes conditions que chez l'enfant. L'imperfection de la certitude, l'instabilité de la croyance, la suggestibilité souvent extrême, servent de point de départ et donnent son caractère à l'activité mythique. Aussi, bien souvent, les constructions niaises et puériles apparaissent aux yeux les moins exercés comme frappées au coin du mensonge. Grâce à la grande suggestibilité, les récits sont alimentés par la lecture de livres, de journaux, par la conversation. Parfois cependant l'intelligence est suffisamment développée pour édifier un système cohérent et ayant tout l'aspect de la vérité. Lorsque celui-ci est particulièrement complet et séduisant, on peut observer des exemples de contagion qui arrivent à réunir sous l'égide d'un conte de fée un grand nombre d'individus de foi naïve. Autour de ce groupement se concrètent des intelligences plus subtiles, surprises et entraînées par cette sincérité et cette force. Mais, fait plus grave, ces malades mettent habituellement leur imagination au service de perversions instinctives. Dupré a pu décrire trois formes principales des tendances : *mythomanie vaniteuse*, *mythomanie maligne et mythomanie perverse*. La première et la plus bénigne, la vanité fait partie du cortège habituel du pervers. Celui-ci, pour la satisfaire, construit des romans où il joue un rôle avantageux, où les faits se suivent avec un enchaînement et une rapidité surprenants, avec un luxe de détails inoui. Le menteur de Corneille en est un exemple absolument caracté-

ristique. Le récit de la partie de plaisir sur l'eau, celui du prétendu mariage de Dorante, sont des types de « hâblerie fantastique » nuisible à son auteur. Bompard dans Numa Roumestan, Tartarin de Tarascon, nous offrent des exemples semblables. « Avoir failli aller à Shang-Haï ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme... Tartarin très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr de n'être pas allé à Shang-Haï, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : « Alors je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire et pan ! pan ! par les fenêtres sur les Tartares ». En entendant cela tout le cercle frémissait[1]. »

Le mythomane sait bien qu'au fond il ne dit pas la vérité. Mais il n'en est nullement préoccupé. M. Rogues de Fursac pense que l'insuffisance de la notion de véracité ne lui permet pas de critiquer son œuvre. Il ne cherche même pas à savoir les conséquences de ses actes et de ses paroles ; aussi son sang-froid est-il imperturbable et il se dégage de lui-même une atmosphère de sincérité. « Il existe des hommes qui inspirent une confiance aveugle et jouissent de privilèges auxquels ils ne peuvent prétendre... Il (Guillaume Thomas) n'avait aucune précaution à prendre, aucun calcul à faire. Une étoile de mensonge le menait droit au but. Aussi, n'avait-il jamais le visage préoccupé, traqué, du fourbe. Ne sachant ni

---

1. Alph. Daudet : *Tartarin de Tarascon*, 1-7.

nager ni patiner, il pouvait dire : je patine et je nage. Chacun l'avait vu sur la glace et dans l'eau [1]. »

La fable peut parfois être mise en action comme le prouve l'histoire de ce policier qui fit une expédition pseudo-policière dans un couvent, à la suite d'un récit imaginé de toutes pièces [2]. C'est, chez l'enfant, le cas de ces jeunes voyageurs qu'on retrouve sans argent dans un port ou dans une grande ville, de ces jeunes Robinsons qui vivent seuls, quelques jours dans un bois voisin. A la mythomanie vaniteuse se rattache l'auto-accusation criminelle, niaise chez le débile, plus compliquée chez l'individu intelligent. Pour occuper l'opinion dans un sentiment de « malice puérile » le sujet s'accuse des forfaits les plus criminels et finit par avouer devant l'incrédulité générale. Il semble bien malgré l'opinion de M. Wimmer [3] que ces sujets soient conscients de la fausseté de leurs dires. Dans le même cadre rentrent aussi l'auto-mutilation. Le mythomane n'hésite pas à se blesser pour faire croire à un attentat et à attirer ainsi l'attention sur lui. Les faux hypocondriaques, les simulateurs de lésions organiques vont jusqu'à se faire opérer, comme le montre le cas du laparotomisé par persuasion

---

1. Jean Cocteau : *Thomas l'imposteur*, N. R. F., 1923, p. 69.

2. Guelma : *Mythomanie vaniteuse chez un policier avec abus d'autorité dans l'exercice de ses fonctions, Ann. de Méd. lég. de crim. et pol. sanit.*, janvier 1922.

3. Wimmer : *Sur deux cas d'auto-accusation pathologique, Ann. Méd. Psych.*, 1922, II, p. 300.

de Thoinot et Mosny, cité par Dupré et le trépané pour accidents méningés simulés de Boudon et Caraven [1]. La simulation de lésions organiques peut arriver à un degré considérable, mais là il ne suffit pas d'une imagination fertile ou d'une observation exacte des faits, il faut une disposition spéciale et alors « le roman édifié devient une œuvre d'illusion concrète et vivante qui trompe les médecins les plus instruits et décèlent chez certains simulateurs un talent extraordinaire et complexe où entrent des aptitudes innées à l'imitation, une constante présence d'esprit, une extrême ténacité et une rare domination volontaire de la plasticité organique [2] ». Mais nous nous rapprochons fortement de l'hystérie au moins dans certaines de ces manifestations. Aussi Dupré n'hésite-t-il pas, suivi en cela par de nombreux auteurs, à rattacher l'hystérie à la mythomanie. Dans les deux cas nous trouvons une tendance plus ou moins consciente et volontaire à la simulation. « *L'hystérie peut se définir la mythomanie des syndromes.. Cette aptitude spéciale à réaliser des syndromes peut être désignée sous le nom de psycho-plasticité de l'hystérique* [3]. »

La mythomanie maligne est associée à l'instinct de destruction et comprend deux formes principales : la forme malicieuse dont les mystificateurs et certains

---

1. Boudon et Caraven : *Un cas de mythomanie, double trépanation pour accidents méningés simulés, Soc. de Psychiat.*, 18 mars 1909.

2. Dupré : Loc. cit.

3. Dupré et Logre : *Hystérie et mythomanie*, Congr. des Alién. et Neurolog. de France, Amiens, août 1911.

spirites sont les exemples les plus habituels et l'hétéro-accusation calomnieuse. Là, se place la lettre anonyme avec ses conséquences tantôt tragiques, tantôt comiques, et chacun se rappelle Angèle Laval et l'affaire de Tulle.

L'hétéro-accusation génitale ou plutôt l'auto-hétéro-accusation génitale est bien connue, les fausses tentatives de viol sont décrites avec tant de précision qu'une enquête est ouverte et de nombreux médecins ont été ou ont failli être victimes de jeunes mythomanes vaniteuses ou perverses.

La *mythomanie perverse* « est celle dans laquelle la fabulation mise en œuvre dans une mentalité amorale par des mobiles vicieux tend à satisfaire une intention soit cupide, soit lubrique, soit simplement passionnelle ou intéressée[1] ». Elle s'associe en général aux formes précédentes où il est facile de la mettre en évidence. Là nous trouvons les grands escrocs, les escompteurs de fortunes fictives dont Thérèse Humbert est un exemple frappant, les séducteurs professionnels souvent bigames. On conçoit l'infinie variété de faits que peut présenter cette forme. Chaque sujet fabule à sa façon, mais aussi chaque tendance perverse nécessite une fabulation particulière. Il est inutile d'entrer dans le détail. Les exemples sont fréquents, et ils ont tous des caractères communs. Cependant il ne faut pas oublier que le pervers est normalement un menteur. Ceci découle de la nécessité impérieuse d'échapper aux sanctions. Il nie l'évi-

---

1. Dupré : Loc. cit.

dence, altère la vérité, échaffaude des romans dont la vraisemblance en impose parfois. La manière dont il le fait est extrêmement variable suivant son degré d'intelligence, la fertilité de son imagination et l'état de son savoir. Mais, lorsque l'individu construit de toutes pièces un roman invraisemblable, étonnant par la richesse des faits qui se suivent pour se prouver les uns les autres et surtout absolument disproportionné au but à atteindre, alors c'est un mythomane.

Ainsi comprises, les tendances perverses et mythomaniaques peuvent justifier une étude d'ensemble, mais nous ne les considérons nullement, surtout les tendances perverses, comme la première étape préparatoire qui doit aboutir un jour à une psychose bien définie.

CHAPITRE IV

Les Tendances paranoiaques

Le contentement de soi est un sentiment fort répandu. L'homme, dont parfois la critique acerbe est une perpétuelle attaque de ses contemporains, éprouve toujours pour lui-même une indulgence sans bornes. Il arrive du reste que ce sentiment soit très légitime. Celui qui, grâce à son mérite et à ses seuls efforts a pu triompher de nombreuses difficultés, a le droit de se montrer satisfait. Et si le mérite ne s'alliait pas d'ordinaire à la modestie, on pardonnerait à l'homme de mérite un certain contentement de soi-même. Mais très souvent, l'orgueil est en disproportion manifeste avec son objet. La vanité est due à un manque d'auto-critique ; facilement abattue par les échecs, elle reparaît aussitôt, dès la première occasion.

Si ce sentiment s'accentue au point de s'exagérer à outrance, il est absolument anormal et contraste

vivement avec la personnalité du sujet. Il devient de l'orgueil pathologique. *Cet orgueil pathologique, d'une solidité éprouvée*, que les revers n'ébranlent jamais, *constitue l'élément principal des tendances paranoïaques*. Il est constant, facile à mettre en évidence, l'individu ne se contente plus de son estime personnelle ; il veut encore celle de la société. Aussi extériorise-t-il volontiers la grande satisfaction qu'il a de lui-même. J.-J. Rousseau commence ses confessions par les lignes suivantes qui développent cet état d'esprit : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins, je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu... Rassemble (Etre Eternel) autour de moi l'innombrable foule de mes semblables, qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères, que chacun d'eux se découvre à son tour au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose, je fus meilleur que cet homme-là. »

Cet orgueil diffère profondément de celui du pervers débile. Tandis que ce dernier fait un violent étalage et de lui-même et de ses qualités vraies ou

fausses et de ses succès réels ou imaginés, le paranoiaque ne cherche pas à se faire valoir d'une manière artificielle, mais il s'efforce au contraire de prouver sa puissance, d'imposer ses idées — les seules acceptables — d'écraser enfin la foule de sa supériorité. Le débile veut qu'on l'admire, le paranoiaque s'étonne qu'on ne l'admire pas. Sans aucune pudeur, il étale ses vertus et même ses vices. Rien d'étonnant à celà puisque « il est autre que les autres » et que personne ne peut lui être comparé. L'on conçoit sans peine qu'avec de tels sentiments, l'individu subisse dans la société des heurts fréquents, d'ailleurs sans influence sur son orgueil. Seul le caractère s'en ressent, il s'aigrit. Non sans perspicacité, le paranoiaque ne craint pas de dévoiler leurs défauts à ses interlocuteurs. Trop grande franchise qui lui attire parfois des incidents fâcheux. « Mon talent, dit J.-J. Rousseau, était de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie et de courage. »

Le monde extérieur qu'il était prêt à accepter s'il avait voulu s'intégrer à lui, ne lui arrache bientôt que des paroles de mépris. « R... Louis, 35 ans, inculpé de recel dans l'affaire de la bande Bonnot, écrit à son neveu, interné comme lui, de longues lettres dont voici des extraits : « Tu te plains des laideurs de la prison, mais elles ne sont que le pâle reflet des laideurs de la rue, du taudis, de l'usine, de la caserne, de la bourse, des affaires, des parlements, des salons où le mensonge et la rapine, la prostitution, la corruption s'étalent et ont pour corollaire, la tuerie, la chasse à l'homme. Aussi réfléchis que pour

toi aucun de ces hommes ou de ces choses que tu maudis ne sont dignes même d'une injure. »

L'aveuglement de ses contemporains qui, malgré l'évidence, n'acceptent pas ses avis judicieux, ne lui permet pas de bien augurer de l'avenir. Tout va mal et tout continuera à aller plus mal encore, puisqu'on ne veut pas l'écouter. Lorsque le paranoiaque ne peut arriver à convaincre son auditoire par ses paroles — à ses yeux définitives et sans réplique, — il en manifeste le plus profond étonnement. J.-J. Rousseau se montra stupéfait de la manière dont l'Académie des Sciences reçut sa *Dissertation sur la musique moderne :* « Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savants ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent en revanche encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque faibles, quelques fausses que furent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étais toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutaient sans m'avoir compris[1]. » Alors, fier et indompté le sujet se retire en lui-même et fait table rase de la société. Il méprise l'opinion et s'isole. Une telle conduite qui met en définitive le paranoiaque en opposition avec la société attire sur lui des sanctions plus

1. J.-J. Rousseau : *Confessions*, partie 2, livre 7.

ou moins pénibles. Et alors, en prison ou à l'asile, il ne cesse de protester de son innocence, il se voit incompris ou en proie à une machination de ses adversaires. Il est plein de mépris pour ses co-détenus. « Docteur nous disait un paranoiaque, soyez donc assez généreux pour me rendre à la vie ordinaire car ce séjour, je le sens, me déprime ; le milieu dans lequel je me trouve ici me remplit de dégoût. »

La *méfiance* est fatale chez le paranoiaque et « fonction de son orgueilleuse susceptibilité[1] ». Tout d'abord il se contente de donner à des actes par eux-mêmes indifférents, un sens péjoratif, puis la défiance s'installe lentement. Elle est primitivement vague et mal définie. Il sent qu'il se passe quelque chose d'anormal, qu'il y a des gens qui lui en veulent. Il le sait bien ; il a surpris des regards, des chuchotements qui certainement ne s'adressaient qu'à lui. Il en éprouve un pénible malaise qui, s'accentuant, ne tarde pas à aboutir à une véritable anxiété. Il organise alors des enquêtes, il se met aux aguets, écoute aux portes, se retourne brusquement dans la rue, épie ses parents, ses amis, ses voisins. Sa perspicacité qu'il sait très développée, lui donne quelques indices, et brusquement un jour, la lumière se fait, le doute se fixe et provoque le soupçon. Il s'efforce d'expliquer ce soupçon, de le justifier, de le transformer en certitude. il est incapable d'y parvenir avec une logique rigoureuse, appuyée sur la réalité des faits. Au contraire, sur un détail imprécis, il construit un raison-

---

1. Montassut : *La constitution paranoiaque, Thèse de Paris*, 1924.

nement *passionnel* dont le défaut de solidité n'est pas toujours caché qu'à lui seul. Alors les preuves s'accumulent, la certitude s'installe d'une manière définitive. Il éprouve une grande surprise de n'avoir pas compris plus tôt ce qui, maintenant, lui apparaît ausi clair que le jour. Il remonte dans ses souvenirs et à l'aide de ces lumières nouvelles, il recherche dans le passé, l'origine du présent. En amour cette méfiance se traduit par la *jalousie*. Celle-ci est, quoiqu'on en ait dit, conditionnée par l'orgueil. Le sujet voit comme une atteinte à sa personne dans le moindre geste. Il est, suivant l'expression de Beaumarchais, jaloux par vanité. « R... a toujours été jaloux et ombrageux. Il ne voulait pas que sa femme sorte et recevait très peu d'amis. Dernièrement, le ménage R... s'est lié avec le ménage N... — R... s'est alors figuré que le beau-frère de Madame N... était l'amant de sa femme. Il lui est arrivé de quitter plusieurs fois son travail pour venir chez lui à l'improviste, s'assurer que sa femme était seule. Chaque fois que celle-ci sortait il lui reprochait son absence. Après plusieurs menaces, il finit par la tuer d'une balle de revolver. »

Le jugement est toujours plus ou moins troublé chez le paranoiaque. Le raisonnement s'éloigne de la logique et aboutit à une conclusion erronée. C'est l'esprit faux, c'est l'utopiste, c'est le sophiste. Son pessimisme l'oppose constamment aux idées en cours. Aussi arrive-t-il par des détours souvent fort ingénieux à détruire peu à peu tout l'édifice social. Sa doctrine, parfois séduisante, attire autour de lui tous

les suggestionnables. Il s'adresse aux humbles, aux opprimés. Ceux-ci enthousiasmés, lui font une escorte nombreuse. « La fausseté du jugement n'apparaît pas toujours d'emblée, aussi suscite-t-il passagèrement l'enthousiasme d'esprits éclairés en quête de découverte, ou d'honnêtes gens à l'affût d'injustice ou d'arbitraire[1]. » La réalisation ne se fait jamais. Il n'agit pas, il parle et *montre une dysharmonie complète entre ses actes et ses principes.*

Son activité ne se tourne pas seulement vers les questions sociales. Tout lui est accessible, les études scientifiques les plus ardues ne le rebutent pas. Il systématise à outrance ; ce qui peut être une qualité pour d'autres, n'aboutit chez lui qu'à des phrases frappées au coin d'une évidente absurdité, toujours exprimées sur un ton doctrinal. Toutes les sciences lui sont bonnes, mais il s'adonne de préférence aux sciences occultes, au spiritisme, il prononce à leur sujet des paroles définitives, il compte les faire progresser d'une façon inattendue. Volontiers *inventeur,* les services publics des inventions, ou ceux des grandes usines sont inondés de plans, de brevets d'appareils nouveaux, parfaitement irréalisables.

Son but est quelquefois plus grandiose. Il attaque des questions d'une plus grande envergure, et vient grossir le nombre déjà considérable des chercheurs du mouvement perpétuel, de la quadrature du cercle, et de la pierre philosophale. Artiste ou écrivain, il arrive parfois à produire des œuvres d'une assez

1. Montassut : Loc. cit.

grande originalité. Plus souvent écrivassier et barbouilleur, il est l'auteur d'élucubrations étranges, célèbre parfois dans des clubs « d'incompris ». — R.. que nous avons cité tout à l'heure va publier vingt volumes dont les titres sont arrêtés : Liberté, Egalité, Fraternité, Courage, Patience, Médecine, Physiologie... Il écrira des scènes de tragédie qui donneront du courage aux masses qui souffrent. R... André, neveu du précédent se targue lui aussi de connaissances littéraires, philosophiques, médicales. Il expose ses idées dans de longues pages où se suivent, sans lien évident, des phrases ronflantes et vides de sens : « Hypocrisie ! Hypocrisie ! je croyais qu'il n'y avait que la mienne, celle qu'on me prête, il n'en est rien. Nous avons l'hypocrisie de parler toujours d'idéalisme en poursuivant toujours notre intérêt et même de croire que nous sommes idéalistes en ne pensant qu'à notre égoïsme... » — « La liberté n'est pas une vile pâture livrée à tous les vils passants. Une jouissance certes, la plus enivrante de toutes, mais une jouissance qui n'est que le prix d'une lutte acharnée, le laurier qui couronne la victoire de la force..., etc.. ».

Les troubles du jugement nous font prévoir comment les tendances paranoiaques conduisent à l'interprétation délirante, base du délire d'interprétation de MM. Sérieux et Capgras. Nous avons vu comment la méfiance se fixait sur des objets définis. Le raisonnement passionnel fera le reste. Le paranoiaque procède parfois de déductions en déductions et peut donner l'illusion de la vraisemblance. Plus que jamais

la contradiction l'étonne. Il y répond par des preuves nouvelles qui ne s'enchaînent pas toujours avec les précédentes. Devant les faits les plus certains il nie avec énergie n'ayant aucune foi en ce qui lui vient de l'extérieur. « Comme tout état émotionnel il a une cécité et une insensibilité naturelles pour tous les faits qui s'opposent à lui » (Montassut). C'est en lui-même qu'il trouve la vérité et il ne tarde pas à tout ramener à son délire : « L'hypéresthésie du moi paranoiaque hypertrophié et méfiant polarisent les perceptions et les associations d'idées » (Montassut). Si l'on essaye de lui démontrer la vanité de ses dires, après s'être insurgé violemment contre le contradicteur il se tait, le regarde avec méfiance et finit par l'englober dans ses interprétations.

On sait que le pervers s'adapte difficilement à la société. Il en est de même du paranoiaque, mais pour des raisons différentes. Il est en lutte perpétuelle avec le monde car il veut lui imposer ses idées. Il fuit son milieu coutumier et change souvent de résidence. Il est sûr d'être mieux ailleurs. De fait, dès son arrivée dans un nouvel endroit, il manifeste une vive satisfaction d'avoir échappé aux « imbéciles » qui l'entouraient précédemment. Mais il ne tarde pas à retrouver des contradicteurs et sa méfiance reprend une nouvelle activité : tout est à recommencer.

Exaspéré, il a souvent des réactions hostiles. Elles sont habituellement bénignes et ne consistent qu'en mouvements de mauvaise humeur qu'on met sur le compte de son caractère détestable. Elles peuvent

aussi être plus graves et le paranoiaque ira parfois jusqu'à tuer son ennemi principal.

Orgueil, méfiance, esprit faux, inadaptabilité sociale, sont les principaux caractères des tendances paranoiaques. Il s'y joint quelques éléments secondaires qui découlent la plupart du temps des caractères principaux. Le paranoiaque est un *autodidacte*. Nanti le plus souvent d'une instruction primaire incomplète, un homme de sa valeur saurait s'en contenter. Il cherche à s'instruire et pour cela il achète et lit successivement des livres scientifiques, littéraires, philosophiques, etc... Etudiant la chimie, il s'aperçoit qu'il ne comprend pas, parce qu'il ne sait pas la physique. Il apprend la physique, mais, dès le début, il lui faut de l'algèbre ; de l'algèbre, il passe à l'arithmétique, se lasse, entreprend une autre science qui le fera errer à travers de nouveaux domaines. Un très bel exemple de cet auto-didactisme nous est offert par *Bouvard et Pecuchet* de G. Flaubert.

Son *prosélytisme* et son *fanatisme* sont souvent très accentués au moins à une période de son existence. Il se jette avec passion sur ses adversaires comme pour les écraser. Il veut parfois agir sur les masses. Pour cela il n'hésite pas devant le crime politique. Après l'acte il ne manifeste jamais le moindre remords. K..., 32 ans, russe, se présentait en septembre 1923 chez un leader communiste et en son absence demandait à voir sa fille. Dès que celle-ci parut il lui tira une balle de revolver, qui heureusement ne produisit qu'une blessure sans gravité, puis il alla se constituer prisonnier. Voici comment il

nous explique son acte : « J'ai voulu, dit-il, attirer l'attention du peuple français sur le danger de la révolution bolchevique. De plus je me suis posé comme vengeur et pour éviter d'autres massacres, j'ai voulu, non pas commettre un homicide, mais un acte retentissant qui attire l'attention et m'entraîne en Cour d'Assises. Je veux être jugé, cela est nécessaire, avant les élections ».

Vaincu le paranoiaque se retire en lui-même et prône la vie solitaire. J.-J. Rousseau blessé dans son orgueil voulait vivre indépendant et dégagé de tout.

La vie sexuelle n'est jamais normale. On observe tantôt une excessive timidité tantôt des perversions diverses. J.-J. Rousseau se plaint de cette manière : « Non, la nature ne m'a pas fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appêtit dans mon cœur [1] ».

Philanthrope et altruiste il s'intéresse aux humbles, aux malheureux, et plus encore à ce lot d'épaves de la vie qui comprend les prostituées, les pervertis et les criminels. Et bientôt par profond dégout de l'humanité, il se détourne de tout ce qui est humain pour s'occuper surtout des plantes et des animaux avec une sensiblerie exagérée. C'est lui qui, indifférent devant l'effort d'un être humain, va crier au scandale devant une voiture à son sens trop chargée. C'est encore lui qui pleure devant les abattoirs, déclarant qu'il n'est pas admissible de manger de la viande et qu'on doit être végétarien. C'est lui toujours qui

---

1. J.-J. Rousseau : *Confessions*, partie 2, livre 7.

proteste avec plus de violence contre les expériences sur le vivant et contre la vivisection.

Et toujours repoussé, il n'entrevoit de retraite que dans la nature sauvage dont il chante les louanges, quelquefois avec un certain talent.

Il est un fait important à retenir c'est que les *tendances paranoiaques se manifestent pendant la vie entière*. Elles apparaissent dès le plus jeune âge sous une forme annonciatrice de son évolution future. R... que nous avons déjà cité deux fois a fait d'assez bonnes études primaires. Dès onze ans il montre déjà une tendance remarquable à l'isolement et à la méditation. Il cherchait à s'instruire et pour cela achetait des livres qu'il lisait en cachette. D'autres fois, l'hostilité est déjà manifeste. « A huit ans Rimbaud se refuse à apprendre les langues mortes, la géographie, qui ne peuvent servir de rien. A douze ans il vagabonde déjà avec de petits voyous dans la campagne belge et sa juste et vraie bonté originelle le faisait être l'ami des contrebandiers. Au collège impérial, il se montre un républicain farouche[1] ».

L'*éveil sexuel* est en général très précoce, mais il se manifeste tout d'abord par des pratiques solitaires. C'est à cette époque que vont s'installer les perversions qui seront si fréquentes chez lui. Dès sa sortie de l'école il cherche avec ostentation à heurter les croyances et le bon ton. Il vise à l'originalité quand ce n'est pas au cynisme. Au régiment il subit plus qu'il ne s'y soumet la discipline militaire. Souvent

---

1. Montassut : Loc. cit.

il se révolte et va grossir avec amertume les bataillons d'Afrique. Rendu à la vie civile, il souffre de se trouver dans une situation modeste trop indigne de lui. Il veut réformer l'administration, la maison où il est simple employé. Sans avoir aucune compétence il accable ses chefs de mémoires, où sous la forme affirmative et dogmatique, il préconise toutes les réformes utiles. Dans la société, il a la prétention de jouer un rôle de premier plan. Il fonde des groupements politiques qui ne sont pas quelquefois sans notoriété. Méconnu, il forme des sociétés recrutées parmi les mécontents. Se croyant du génie il devient inventeur et s'agite pour attirer l'attention sur ses découvertes. Il risque sa fortune pour réaliser l'irréalisable. Il écrit des articles aux titres étranges, des romans philosophiques et des pièces à thèse. Dans la vie privée, il est jaloux à l'excès, excède sa femme par ses suspicions et ses réprimandes ; il la menace et ne recule pas devant le crime. Désireux d'impressionner, il commet un attentat politique sur un homme très en vue, c'est le cas de Villain, Cottin, Germaine Berton. N'existe-t-il pas toujours une victime à venger, un geste nécessaire à accomplir ? Et si, enfin, il n'a pu s'imposer soit par la parole, soit par l'action, il s'efforce d'y parvenir par ses écrits. Il entreprend la rédaction de ses mémoires, publie ses confessions, et ses orgueilleuses et partiales auto-biographies sont comme un monument élevé à sa propre gloire. Quelle belle occasion de tout dire, d'affronter le jugement universel et de préparer l'approbation certaine de la postérité. Au déclin de la vie cet orgueil incurable ne

s'affaiblit pas. Mais sa méfiance s'exaspère, il a un mépris souverain et sans bornes pour ses contemporains. Solitaire, dans une retraite volontaire, il attend avec amertume la mort qui le délivrera définitivement d'un monde qui n'était pas fait pour lui.

Les tendances paranoiaques, apparaissant de très bonne heure, s'affirment donc et se développent au cours de l'existence : elles mettent de plus en plus l'individu en opposition avec le milieu où il vit et se poursuivent ainsi jusqu'à la mort. Nous verrons plus loin comment elles aboutissent au délire d'interprétation. Leur précocité, leur évolution et leur persistance suffisent à les caractériser et à affirmer incontestablement leur identité.

CHAPITRE V

Association des Tendances psychopathiques constitutionnelles

Nous venons d'étudier quatre groupements de tendances qui sont admis, avec cependant quelques réserves, par la majorité des auteurs. Pour les besoins de la description, ils ont été isolés et analysés séparément. Nous avons cherché à donner une idée à peu près nette de ce qu'ils voulaient représenter et les observations qui s'y adaptent nous apparaissent comme des types caractéristiques. En réalité le même exemple se retrouve à propos de tendances différentes. C'est ainsi que nous avons cité J.-J. Rousseau à la fois dans l'étude des tendances émotives et dans celle des tendances paranoiaques. Il est bien rare qu'on rencontre des cas très simples et exclusifs et même ainsi compris ils ne seraient pas des entités morbides suffisamment nettes pour qu'on fût en droit de les isoler sans réserves.

Dans cet état vague et mal défini qu'on appelle déséquilibré mental, il est possible d'entrevoir quelques grandes lignes à peine esquissées et assez peu nettes, ce sont les tendances psychopathiques constitutionnelles. Un exemple explique notre pensée. Un débile physique est quelquefois débile d'une manière globale, mais bien plus souvent on observe des sujets les uns au thorax étroit, d'autres au jambes longues et maigres, d'autres aux épaules tombantes, aux bras peu musclés. De même le déséquilibre mental est quelquefois global, mais il est aussi plus fréquent de constater un déséquilibre partiel. Ce déséquilibre diffère avec chaque sujet et les variantes nous sont données par les groupements divers de tendances psychopathiques. Lorsqu'un bateau trop chargé penche fortement d'un seul côté, nous n'en pouvons conclure que sa cargaison est toute de ce côté. De même lorsqu'un sujet accuse fortement un groupe de tendances, nous ne sommes pas en droit d'affirmer que ce groupe est exclusif. Il en est en effet rarement ainsi. *L'étude des cas de déséquilibre, nous montre au contraire qu'il existe des associations de tendances multiples.* Tantôt l'une semble dominer, tantôt c'est une autre. Et l'on conçoit l'infinie variété des cas qui peuvent se présenter à nous. Chaque observation réclame une description nouvelle, et chaque sujet est déséquilibré à sa manière.

Notre but sera donc de rechercher non seulement quelles sont les tendances en jeu, mais encore d'évaluer d'une manière aussi précise que possible, l'importance de chacune. Il est évident qu'il ne s'agit pas

ici d'un dosage, et nos appréciations parfois difficiles, restent toujours le résultat de nos propres impressions. Par leur synthèse, il nous sera facile de donner un aperçu du sujet dans la mesure permise en l'état actuel de nos connaissances. J.-J. Rousseau nous a servi plusieurs fois d'exemple ; nous avons vu « comment avec des riens il faisait des passions ». Nous avons souligné son orgueil et sa susceptibilité. Enfin ses perversions sexuelles sont bien connues. Nous pouvons conclure qu'il fut atteint d'un déséquilibre mental se traduisant par les tendances émotives, paranoiaques et perverses.

A. de Musset nous a décrit ses souffrances anxieuses. Son frère nous a fait connaître sa variabilité d'humeur et nous a appris de plus qu'il buvait. Le déséquilibre chez lui s'affirme par des tendances émotives et anxieuses, par des tendances cyclothymiques et à un certain degré, par des tendances perverses.

Voici des observations où l'analyse nous permet d'arriver à des conclusions semblables :

M..., 19 ans, a été interné pour avoir enlevé à sa famille un jeune garçon de 13 ans. Malgré son jeune âge, M... a des antécédents chargés. A l'école il se montre indiscipliné, mais, travailleur, il apprend bien. Dès l'âge de 13 ans il est initié à l'homosexualité. Pour cette raison il est enfermé deux fois à la petite Roquette. Il fréquente des patronages : « C'est, dit-il, pour y voir des enfants et aussi dans un besoin impérieux de dominer des hommes ou des machines ». A l'asile, il rédige dans de longues pages son autobiographie. Il y étale ses vices sans aucune restriction mais aussi il se découvre des vertus. De plus il est auto-

didacte. « Tout d'abord j'ai beaucoup lu toutes sortes de livres, sans distinction ni choix, rien que pour apprendre, en sorte que je suis habitué à toutes les situations et que rien ne m'étonne ».

« A treize ans j'eus à subir des luttes atroces, tiraillé par les hurlements de la puberté. Je résistai grâce à mes convictions religieuses, trouvant un réconfort puissant dans la prière ». Cela ne fut sans doute pas très efficace car personne de sa famille ne s'aperçut des résultats. Aussi « les tentations devinrent-elles plus terribles ; je ne pouvais voir un enfant, et le toucher, sans éprouver des spasmes de volupté douloureuse ». Puis cela se précise et devient plus net « dans la femme, ce n'est pas son sexe que je déteste, mais ses habitudes, ses gestes, ses goûts, ses instincts. C'est pourquoi un homme qui joue la femme, qui imite ses manières, qui recherche d'autres hommes plus mâles que lui, me fait éprouver une instinctive répulsion. Ma passion, ma vraie, ma seule passion, c'était les gosses de douze à quatorze ans ». Il raconte ensuite qu'il était affilié à une association d'invertis qui pratiquaient le culte de Satan, et il expose avec un grand luxe de détails, les réunions, le mariage du sang, les messes noires. Il est vrai qu'il avoue, dans une lettre, mentir pour le plaisir de mentir, ce qui a été prouvé plusieurs fois. Il fait jour par jour le récit de l'enlèvement d'un jeune garçon, enlèvement qui a provoqué son admission à l'asile, et avoue avoir éprouvé un violent plaisir. Dès son entrée il est fou d'amour pour le malade J... et l'on est obligé de les séparer. Il ne cesse d'écrire des lettres de protestations contre cette séparation, contre son internement, se plaint continuellement des infirmiers, des malades, de l'interne. Très orgueilleux de sa personne physique, il ne cesse de répéter qu'il est « beau gosse » et désireux d'en imposer,

il s'est fait appeler le baron de Cernay. On note de plus chez lui une émotivité exagérée et il nous dit être très sensible aux impressions musicales « Je ne peux pas entendre « Quand l'amour meurt » sur un violon, sans souffrir et j'en éprouve une volupté douloureuse. » Exécutée sur des grelots, cette romance lui donne le besoin d'étreindre quelqu'un. Enfin une sonnerie de cloches à toute volée, le rend heureux.

Nous pouvons déceler chez ce malade au moins trois groupes de tendances morbides. Il est tout d'abord, et c'est ce qui domine, un pervers et probablement un mythomane. Son émotivité est très accentuée ainsi qu'en témoignent ses impressions musicales et amoureuses. Enfin il est légèrement paranoiaque, orgueilleux, étalant ses vices, autodidacte, « quérulent ». Son déséquilibre se traduit donc par les tendances émotives, perverses, mythomaniaques, et d'une manière moins évidente, paranoiaques.

Cette autre observation n'est pas moins instructive :

B..., 31 ans, depuis son plus jeune âge a le désir de faire parler de lui et de vouloir paraître. Tout enfant il donnait aux indigents des poignées de sous pour qu'on parle de sa générosité. Il donnait même les choses qui ne lui appartenaient pas. A onze ans il est mis au collège, d'où il est renvoyé deux ans plus tard pour différents vols. Mis sous l'égide d'un précepteur, il est initié à la pédérastie. Il s'en vante actuellement. Il continue chez lui à dérober différents objets. Cependant il a un violent désir de s'instruire, mais le fait sans régularité.

A 15 ans toute son activité est occupée par la confection d'un arbre généalogique de sa famille, dont il recherche

tous les titres honorifiques. Dans ce but, il correspond avec des gens en vue, en France et à l'étranger.

A 18 ans, incapable de faire un travail utile, il part pour l'étranger et entre dans une usine, mais il n'y reste pas, la situation ne convenant pas à son rang. Il y contracte la syphilis, et tout le temps que dure le traitement, il veut se faire prêtre. C'est à cette époque que commencent ses dettes. Elles continuent malgré un engagement militaire, car il veut paraître riche et généreux auprès de ses camarades.

Réformé à 20 ans, il vient à Paris et se lance dans le journalisme. S'intitulant « comte et homme de lettres », il fréquente la plus haute société, mais aussi la plus basse. Ses dépenses s'accroissent sans cesse, et il ne les règle pas. Ne doutant pas de son importance, il cherche des relations parmi les personnages les plus en vue du monde politique, littéraire et aristocratique. Il fait imprimer des faire-parts de mort pour les membres de sa famille, avec exagération des titres, ou invention.

A 23 ans, il rompt avec tous les siens qui refusent de payer ses dettes et qui lui donnent un conseil judiciaire. Ayant emprunté une grosse somme d'argent, il fonde une société et voyage en France et à l'étranger avec une suite brillante et louche qui vit à ses crochets. Inculpé dans une affaire de mœurs, il injurie tout le monde, disant qu'on ne sait pas à qui on a affaire, et qu'il saura bien se venger de tel affront. Mais son instabilité devient extrême : il est poursuivi deux fois pour escroquerie et enfermé dans une maison de santé, puis il part pour l'Italie où il a, dit-il, une situation assurée, se fait rapatrier sans argent, au bout de quatre mois, puis recommence une vie brillante, propose au préfet de police de lui servir d'indicateur, essaye de s'affilier à des groupements politiques,

se livre à des manifestations dans la rue. Il se fait arrêter en proférant des menaces contre le Président du Conseil. Voici comment il interprète son acte : « Je cherchais le scandale, un geste inconscient pour faire oublier mes grandes faiblesses d'hier et pour attirer l'attention sur moi ». Son père signale que sa mentalité s'exaspère tous les ans pendant l'été. En effet, à l'asile pendant cette saison, il est dans un grand état d'excitation intellectuelle, écrivant sans relâche pour se plaindre avec amertume.

Voici la lettre qu'il a envoyée sous l'empire de la colère à son père, quand celui-ci fit insérer dans les journaux qu'il ne paierait plus ses dettes.

« Monsieur,

« Je tiens à vous écrire ces lignes, mon avenir dépendra de votre réponse. D'abord j'étais ce soir à l'Opéra-Comique avec un vicomte de mes amants. J'ai vu à ce spectacle le fameux N... celui qui vous a conseillé de faire mettre les insertions dans les journaux. Je n'ai pas jugé utile de saluer ce monsieur.

« Et puis je vous préviens que s'il paraît à nouveau une note quelle qu'elle soit dans la presse, ou bien si l'on me coule à dessein auprès de mes relations, je porterai volontairement atteinte à l'honorabilité de la famille B... J'irai à X... (pays de la famille) et je ferai le scandale en épousant la fille d'un paysan qui sûrement m'accordera ses faveurs. Je connais des usines où l'on emploie des femmes pour dix ou douze francs par jour et les hommes pour davantage. Je vous les enlèverai des domaines, je ferai commerce de mon corps et de stupéfiants, enfin je sais ce qu'il me reste à faire ! Je ne reviendrai pas sur mes engagements, etc... »

B... nous est un exemple d'association de tendances remontant à l'enfance. Il est un grand pervers, vaniteux,

voleur, pédéraste, instable, amoral, il ment effrontément et se montre même mythomane. Ses lettres de faire-part en font foi. On note, de plus, des tendances paranoïaques. L'usine ne convient pas à son rang, il fonde des sociétés littéraires, et si on l'attaque, on verra bien à qui on a affaire. Enfin à l'asile, il se montre très « quérulent », et ne cesse de se plaindre de l'injustice du traitement qu'il subit. Son humeur est sujette, son père nous l'apprend, à des variations annuelles. Il présente du reste à l'asile, une période d'hypomanie et il est très certainement un émotif, la colère qui ressort de la lettre écrite à son père, l'atteste.

B... est donc un grand déséquilibré, avec tendances perverses, émotives, cyclothymiques et paranoïaques. Cet état de déséquilibre ne permet que bien rarement la conduite d'une existence normale et l'histoire de B... nous le prouve.

On pourrait multiplier les observations. Les exemples que nous avons cités sont suffisamment démonstratifs. On a décrit d'autres tendances constitutionnelles semblables, moins nettes et moins généralement admises. Parmi celles-ci la constitution *idéaliste passionnée*[1] et *la psychasthénie*[2] sont les deux plus importantes. Une analyse même succinte nous permet de les ramener à une ou plusieurs des tendances que nous avons décrites.

La constitution idéaliste passionnée est caractérisée par une enfance studieuse et austère, l'éclosion de l'anomalie à la puberté, la prépondérance du système

1. Dide : *Les idéalistes passionnés.*
2. Raymond et Janet : *Les obsessions et la psychasténie.*

affectif, troubles du jugement, surtout avec raisonnement passionnel, jamais d'expansion délirante.

L'examen de ces troubles nous permet de mettre en évidence deux de nos tendances psychopathiques, les tendances émotives et les tendances paranoiaques.

On peut expliquer de la même manière *la psychasthénie*. MM. Raymond et Janet, lui décrivent deux sortes de signes : les uns, véritables stigmates psychasthéniques sont à peu près constants. Ce sont les sentiments d'incomplétude, soit dans l'action, entraînant l'indécision, la révolte, soit dans les opérations intellectuelles, aboutissant au doute, soit dans les émotions où ils se traduisent par l'indifférence, l'inquiétude, soit enfin dans la perception personnelle et nous arrivons à l'étrangeté du moi, au dédoublement de la personnalité ; viennent ensuite les insuffisances psychologiques, rétrécissement de la conscience, troubles de la volonté (indolence, aboulie), troubles de l'intelligence (amnésies, éclipses mentales), troubles des émotions et des sentiments (indifférence, mélancolie, émotivité, besoin d'autorité) ; nous notons enfin les insuffisances physiologiques (céphalées, insomnies, troubles digestifs, circulatoires, génitaux).

Les autres signes sont des signes épisodiques : idées obsédantes, agitations forcées, manies de l'interrogation, arithmomanie, manie des pactes, rêveries forcées, les agitations motrices, tics, crises, les agitations émotionnelles, phobies, angoisses : ces symptômes reviennent par crises.

Pour expliquer l'apparition précoce de la psychasthénie ainsi que la persistance des signes, on a décrit

une *constitution psychasthénique*. Cette conception n'a pas été généralement admise. Dès 1908, M. Hartenberg [1] s'y refuse. Il est bientôt suivi par de nombreux auteurs parmi lesquels Dupré [2] et Deny [3] adoptent sa manière de voir.

Pour ces auteurs, la psychasthénie, n'est pas une entité clinique, et l'examen des observations de MM. Raymond et Janet met en évidence des anxieux, des cyclothymiques, des émotifs, des mélancoliques, des hystériques.

« Sans doute ces malades présentent en commun de l'angoisse, des phobies, des obsessions, des impulsions, et au point de vue psychologique, les partisans de la psychasthénie ont peut-être raison. Mais au point de vue clinique, ces mêmes malades, malgré leur ressemblance superficielle, appartiennent à des types nosologiques si divers, d'une pathogénie et d'une évolution si différente, que le psychiâtre ne saurait les réunir sous le même nom [4]. »

Nous avons vu que dans les associations de tendances, l'importance de chacune d'elles est très variable, et que nous devons tenir compte de cet élément dans l'énoncé du diagnostic. L'une d'elles, cependant, s'installe au premier plan, devient prédominante au point d'effacer toutes les autres qui deviennent secon-

---

1. Hartenberg : *Neurasthénie et psychasténie*, Congrès des Aliénistes et Neurologistes de France, Dijon, 1908.

2. Dupré : *Idem*.

3. Deny : Préface de la thèse de P. Kahn sur la cyclothymie, Paris, 1909.

4. Hartenberg : *La cyclothymie, Presse Médicale*, 1er déc. 1909.

daires et ne peuvent être mises en évidence que par un examen approfondi.

De plus, dans les tendances associées, un élément se retrouve souvent, il semble les relier, et il joue un tout premier rôle : c'est l'émotivité. L'émotivité se dessine nettement toutes les fois que l'individu n'est pas un grand débile, comme si elle était une des conditions premières des déséquilibres supérieurs. Elle est presque de règle pour la cyclothymie, à ce point qu'il est permis de se demander si elle n'en constitue pas la base.

Le pervers est aussi un hyperémotif, nous ne parlons pas du malade complètement amoral et inadaptable, mais du petit pervers, limité et non débile.

Quelle émotion ne trouvons-nous pas chez le gourmand en face d'un beau repas, chez le toxicomane devant la drogue, chez l'avare devant son trésor ? N'a-t-on pas dit du jeu qu'il était une passion ? Le collectionneur ne tremble-t-il pas devant la découverte imprévue d'un objet rare ? Quel aveuglement projette l'émotion chez le pervers sexuel avant l'accomplissement de l'acte ! C'est une angoisse violente dont il ne se débarrasse qu'en cédant à la tentation.

Le mythomane « s'échauffe » en développant son récit, le vagabond s'enivre de liberté, le malin jouit de faire souffrir. Enfin les tendances paranoiaques sont également faites d'émotion.

Il y a là, on en conviendra, plus qu'une coïncidence. De fait, nous devons nous attendre à retrouver l'émotion dans la plupart des tendances psychopathiques constitutionnelles.

Celles-ci, comme les éléments naturels du caractère, sont fixes et à peu près immuables chez l'individu. L'émotif reste un émotif, le cyclothymique reste un cyclothymique. Ces tendances accompagnent l'individu, comme son ombre ; dans toutes les vicissitudes de sa vie, dans l'enfance, à l'école, au régiment, dans les plus hautes fonctions, comme dans les professions les plus humbles, elles sont là, donnant au sujet son allure caractéristique. S'il a une maladie quelconque elles s'affirment plus vivaces que jamais. S'il est atteint d'une maladie mentale, elles lui donnent une allure spéciale, sans que le fond psychopathique en soit changé. Mais, les tendances s'exagèrent. Le petit inquiet devient un anxieux, le paranoiaque délire. Chaque psychose reçoit ainsi une forme spéciale et poursuit une marche spéciale, de par la constitution du sujet. Cette éventualité n'est pas inéluctable, elle est fréquente.

Les tendances psychopathiques constitutionnelles, ne font pas que s'allier aux états psychopathiques, elles leur ouvrent la voie pour ainsi dire et prédisposent alors à des psychoses correspondantes.

CHAPITRE VI

Des Tendances psychopathiques aux psychoses confirmées

Dans les pages précédentes, nous avons indiqué à plusieurs reprises que certaines psychoses constitutionnelles semblaient se rapporter à des groupes de tendances. Il nous reste maintenant à le préciser. L'étude portant sur la vie entière des sujets déséquilibrés avec tendances constitutionnelles, nous montre qu'ils sont susceptibles d'évoluer vers certaines psychoses. De même dans les psychoses caractérisées on retrouve dans les antécédents, des tendances qui permettaient de les prévoir.

Pour M. Delmas, la question est extrêmement simple. A chaque groupe de tendances ou constitutions morbides, correspond une psychose « dont les symptômes ne sont que l'exagération, le grossissement des tendances constitutionnelles[1] ». Ainsi à la consti-

1. Delmas et Boll : *La personnalité humaine*, Flammarion, 1922.

tution émotive, correspond la psychose hyperémotive, à la constitution paranoiaque, la paranoia, à la constitution perverse, la psychose perverse, à la constitution mythomaniaque, la mythomanie et la psychose hystérique, à la constitution cyclothymique, la psychose maniaque dépressive. Il admet de plus que, dans tous les antécédents des malades atteints de psychoses, les constitutions se retrouvent toujours. Il semble que cette manière de voir ne cadre pas exactement avec les faits cliniques. Tout d'abord les psychoses perverses et mythomaniaques, de même que la psychose hyperémotive, ne sont pas des entités cliniques nettement démontrées, et sont loin d'être admises par la majorité des auteurs. A part peut-être la paranoia, il n'est pas évident que l'évolution se fasse dans tous les cas, avec transitions insensibles des tendances aux psychoses et les antécédents des malades sont souvent vierges de tout état constitutionnel même réduit. Enfin les tendances ne sont pas les psychoses en miniature et le délire, par exemple, crée un abîme entre le petit paranoiaque et l'aliéné.

Ces restrictions faites, nous pouvons toutefois admettre que les tendances sont des lieux de moindre résistance dans l'être psychique. Elles sont sur le chemin de la psychose et elles permettent dans une certaine mesure, « d'entrevoir et de prédire l'avenir contenu en germe ou en quelque sorte inscrit d'avance dans la formule psychopathique du sujet[1] ». Les

1. Dupré : Préface du livre de M. Devaux et Logre, *Les anxieux*; Masson.

tuberculeux pulmonaires se recrutent parmi les débiles au thorax étroit, à la respiration superficielle, sans que cette évolution soit fatale. Il en est de même des tendances psychopathiques. Il se peut qu'une vie régulière, qu'une hygiène physique et morale bien comprise arrête cette évolution. Mais que le sujet prenne garde ! Que son entourage surtout prenne garde ! car sous des influences, parfois si minimes qu'elles passent inaperçues, l'explosion redoutée se produit. L'atteinte ne s'installe pas toujours d'une manière définitive. Les malades redeviennent quoiqu'un peu anormaux, capables de tenir leur place dans la société. Cependant l'empreinte est plus accentuée, la voie s'est creusée fortement et la rechute est alors probable, attendue. Entre la psychose et les tendances, il y a comme un échange de bons procédés. Les secondes ouvrent la voie à la première, et celle-ci leur permet de s'épanouir sans aucun frein. Et, dans ce sens, on peut dire que la psychose est l'exagération de l'état habituel du sujet, car en général elle comprend autre chose. Un ou plusieurs autres éléments s'y surajoutent, et ceux-ci n'étaient pas toujours inclus dans la constitution.

Cependant, nous l'avons déjà vu, les tendances paranoiaques se transforment insensiblement en délire d'interprétation. Tout d'abord apparaît l'idée délirante. La méfiance éparse du sujet, s'accompagnant d'anxiété se fixe un jour. Le doute naît. Le raisonnement passionnel va se charger de transformer ce doute en certitude. Il apporte sans cesse de nouveaux matériaux dont la réa-

lité n'est pas un instant mise en doute, puisque le malade y croit en quelque sorte avant de les enfanter. Quant aux faits réels et évidents, pour peu qu'ils ne cadrent pas exactement avec la démonstration, ils sont méconnus ou abandonnés. L'ensemble est finalement cohérent et logique, mais c'est une logique affective. A partir de ce moment, le délire s'organise peu à peu et il ne tarde pas à apparaître suivant l'expression de M. Montassut, comme « une tumeur constituée » où l'interprétation délirante joue le rôle de cellule initiale. Le sujet préalablement angoissé par ses soupçons encore incertains, est admirablement préparé à l'éclosion de son délire. Quand l'idée délirante apparaît, toute l'activité psychique converge pour la renforcer, cristallise autour d'elle. Elle est « la molécule introduite dans un liquide en état de surfusion » (Montassut). Le délire d'interprétation se caractérise alors « par : 1° la multiplicité et l'organisation d'interprétations délirantes ; 2° l'absence ou la pénurie d'hallucinations, leur contingence ; 3° la persistance de la lucidité et de l'activité psychique ; 4° l'évolution par extension progressive des interprétations ; 5° l'incurabilité sans démence terminale (Sérieux et Capgras)[1] ».

Le délire s'organise, croît sans cesse, devenant toujours plus riche et toujours plus complexe ; mais les systèmes édifiés ne sont pas égaux en complexité et en cohérence « l'œuvre dépend de l'ouvrier. Si quelques-uns savent solidement appareiller leurs maté-

1. Montassut : *La constitution paranoiaque, Thèse de Paris*, 1924.

riaux, d'autres paraissent les assembler sans règle[1] ».

Suivant le caractère, le tempérament, le milieu social, le niveau intellectuel, le délire présente des variétés où les idées prédominantes sont groupées vers le même but.

Le revendicateur, fier de ses droits, ignorant ses devoirs, ne recule devant aucun moyen pour arriver à son but.

L'érotomane est redouté des prêtres, des médecins, des actrices qu'il assaille de ses assiduités quand ce n'est pas de ses menaces.

L'hypocondriaque, fier d'être malade, est capable de tuer son médecin qui ne peut le guérir.

Le mégalomane enfin dirige son activité vers des buts très précis. Inventeur, réformateur social ou mystique il est toujours dangereux dans ses réactions.

Quelle que soit la variété du délire, le paranoiaque ne guérit pas. Conservant toute son activité intellectuelle il l'enrichit indéfiniment. Quelquefois à un âge avancé une régression peut survenir : elle est due non pas à l'évolution de la psychose mais à la sénilité.

A côté du délire d'interprétation, aboutissant des tendances paranoïaques, nous trouvons le délire d'imagination[2] qui se présente parfois comme l'épanouissement des tendances mythomaniaques. Mais ici le rapport est beaucoup moins étroit. Le mytho-

---

1. Sérieux et Capgras : *Les délires d'interprétation*, Alcan, 1909, p. 138.

2. Dupré : *Les délires d'imagination*, Congrès franç. de Neur. et de Psych., Bruxelles-Liège, août, 1910.

mane évolue peu souvent vers le délire et celui-ci n'apparait pas que chez des mythomanes.

Cependant MM. Rogues de Fursac et Genil-Perrin ont publié une observation d'un malade qui, franchement mythomane toute sa vie fit un délire d'imagination à propos d'une paralysie générale[1].

Le mythomane simple ne croit pas dans la plupart des cas à la réalité de ses fictions. Mais celles-ci s'accompagnent souvent d'une émotion intense, il vit son rêve et pour peu que la croyance dure il ne lui reste plus qu'à le développer pour faire un délire d'imagination. D'après MM. Dupré et Logre, il s'y surajoute un élément paranoiaque fort important et le délire serait alors l'expression « la plus complète de la disposition paranoiaque imaginative[2] ». Il est différent du délire hallucinatoire où le point de départ est une perception fausse, mais où l'interprétation des faits est logique. Il est différent aussi du délire interprétatif qui, nous venons de le voir, se fonde sur des perceptions exactes qu'il interprète alors avec une logique passionnelle. Dans le délire d'imagination pur, la perception des faits et la logique ne sont pas altérés mais de l'imagination du malade sortent des faits auxquels d'emblée est adaptée une croyance

---

1. Rogues de Fursac et Genil-Perrin : *Délire d'imagination chez un paralytique général, Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 1912, p. 147.

2. Dupré et Logre : *Les psychoses imaginatives aiguës, Ann. Méd. Psych.*, 1914, p. 144.

inébranlable. « L'interprétant procédait en savant, l'imaginatif procède en poète[1]. »

Une émotion apparaît souvent comme cause occasionnelle à la base du récit mythique. Des faits nouveaux mais aussi irréels viennent expliquer, compléter, amplifier la fable primitive. En face de la contradiction l'imaginatif n'essaye pas, par déductions, de convaincre son auditoire, mais à l'aide d'un nouveau récit il réfute les arguments les plus décisifs. Il lui arrive cependant de raisonner et de chercher à démontrer logiquement et à l'aide de faits la véracité de ses dires ; mais ce n'est que d'une manière accessoire et épisodique et en quelque sorte à cause de l'interrogatoire. S'il prend une allure d'interprétant cela est secondaire et d'après MM. Dupré et Logre un grand nombre d'imaginatifs ont été pris grâce à ce processus pour des interprétants.

La systématisation n'est jamais très poussée, l'abondance du délire ne le permet pas. Enfin le malade conforme ses actes à sa fabulation, car il croit à celle-ci avec une naïveté déconcertante. Aussi l'on conçoit les conséquences sociales et médico-légales qui peuvent en découler. Quand à l'évolution comme celle de l'interprétant elle est indéfinie et la richesse du délire dépend surtout de la complexité psychique du sujet.

Aux tendances cyclothymiques correspond la psychose maniaque dépressive. Celle-ci peut se traduire

---

1. Dupré et Logre : *Les délires d'imagination, Encéphale*, 1911, t. I, p. 209.

soit par un accès de manie, soit par un accès de mélancolie. La teinte principale de l'humeur habituelle du sujet permettrait de prévoir la variété de la psychose, mais cela est un peu théorique.

L'exagération pure et simple de la cyclothymie aboutit à la folie circulaire où les stades de dépression et d'excitation se suivent sans intervalles normaux. Mais on peut observer la folie alterne (avec intervalles normaux entre chaque accès) et la folie à double forme (avec intervalles normaux entre chaque double accès). On voit quelles formes différentes peuvent être engendrées par la cyclothymie dont le principal caractère comme son nom l'indique est de passer sans arrêt de la dépression à l'excitation et réciproquement. Nous ne nous trouvons plus là en présence d'une exagération de l'état habituel du sujet. On ne peut nier que des excités nets, que des déprimés, que des cyclothymiques donnent, s'ils font une psychose, des maniaques, des mélancoliques, des circulaires. Mais il s'en faut de beaucoup que les antécédents de ces malades présentent à coup sûr un trouble correspondant dans leur caractère. Il n'est pas rare de voir survenir un accès maniaque chez un déprimé habituel et réciproquement un excité peut être atteint d'un accès de mélancolie. Mais il est encore plus fréquent de ne pouvoir mettre en évidence dans les antécédents le moindre trouble du caractère. Tandis que le délire d'interprétation est l'aboutissant d'un état constitutionnel bien défini la psychose maniaque dépressive montre plus d'indépendance vis-à-vis des tendances cyclothymiques. Celles-ci peuvent

être une cause prédisposante pour la psychose mais elles n'en sont pas la condition nécessaire.

Il y a par contre des rapports plus étroits entre les tendances et la psychose anxieuse. Celle-ci nous apparaît tout d'abord comme l'exagération et la généralisation de celles-là. Seules des différences de degré les séparent. Mais, tandis que les tendances anxieuses n'entravent que très peu l'activité du sujet, la psychose l'oblige à renoncer à l'exercice de sa profession. C'est alors un malade et il suit les consultations de « nerveux ». Il se plaint suivant l'expression de MM. Devaux et Logre d'une « anxiété diffuse et incoercible ». La pantophobie, légère auparavant, s'exaspère, l'atteinte anxieuse est poussée à l'extrême, mais ne se fixe pas. Le malade craint tout ou plutôt il ne craint rien qu'une chose fortement angoissante à force d'être vague et imprécise : c'est le Malheur. Il a des cauchemars terrifiants, se réveille en poussant des cris, dort à peine. Dans la journée il tressaute au moindre bruit. L'approche du médecin lui arrache des plaintes : Que va-t-il me faire ? La gorge est serrée, il est oppressé et soupire sans cesse. Quelquefois il garde encore conscience de son état et se sent devenir fou ce qui est bien de nature à accroître son angoisse. Il lui arrive de penser au suicide et l'intégrité de son intelligence, l'exaltation de son imagination, lui permettent de le réaliser malgré les précautions les plus vigilantes.

Des accès encore plus violents peuvent survenir réalisant la crise anxieuse, élément paroxystique de la psychose.

Ce sont ces faits que Freud décrivit sous le nom de *névrose d'angoisse* et qu'il pensa expliquer tout d'abord par des pratiques sexuelles anormales, comme le coït interrompu. Il lui applique maintenant sa théorie du refoulement. Des appétits sexuels souvent forts anormaux (*libido*) tendent à se manifester à notre conscience. La *censure* les arrête au passage et ils sont refoulés dans les profondeurs de l'inconscient. Mais une certaine quantité d'énergie affective (*l'affect*) qui leur était adhérente se trouve ainsi libérée. Elle se transforme en angoisse : « La décharge sous forme d'angoisse constitue le premier sort de la libido qui subit le refoulement »[1].

MM. Devaux et Logre, n'admettent nullement cette manière de voir. Pour eux, il y a avant tout une constitution anxieuse sur laquelle se grefferont des accès paroxystiques, et « c'est parce que le malade est anxieux que l'acte sexuel ne peut s'exercer normalement »[2].

MM. Dupré et Trepsat ont cherché la solution du problème dans une théorie mixte. Pour ces auteurs, le refoulement s'opérant sur une constitution spéciale peut alors provoquer la névrose. « L'émotif constitutionnel est seul capable d'avoir des images mentales douées d'affects extrêmement puissants et de se créer une censure de la conscience à ce point sévère que le moindre défaut dans les processus qui lui sont pré-

---

1. Freud : *Introduction à la psychanalyse*, trad. Jankelevitch, p. 427.

2. Devaux et Logre : Loc. cit., p. 68.

sentés fait rejeter ceux-ci dans les profondeurs de l'inconsciente[1]. » Mais s'ils donnent au refoulement une extension beaucoup plus grande, ils en réduisent fortement la part sexuelle.

M. Claude arrive d'ailleurs à la même conclusion et il estime que « comme toujours la vérité est moins absolue que les affirmations tranchées »[2].

En résumé les tendances psychopathiques constitutionnelles sauf peut-être pour la paranoia, n'évoluent pas nécessairement vers les psychoses. Elles révèlent simplement un terrain favorable. Certains états psychopathiques éclatent sans avoir été annoncés par ces tendances. Mais celles-ci lorsqu'elles existent permettent de prévoir dans une certaine mesure la nature même de la psychose future.

---

1. Dupré et Trapsat : *Les rapports du refoulement et de l'émotivité dans la genèse de certaines psycho-névroses*, *Enc.*, 1922, p. 31.

2. H. Claude : *Sur un cas d'anxiété pure*, *Prat. Méd. Franç.*, août 1923.

CHAPITRE VII

La Constitution Schizoïde et la Schizophrénie

Nous avons étudié, jusqu'à présent l'individu isolé de son milieu et comparé à la moyenne des autres individus. Et nous avons pu décrire un peu artificiellement du reste, quatre groupes principaux de tendances, dans le déséquilibre mental. Il est également possible de ne considérer dans l'étude des caractères anormaux que les rapports exclusifs du sujet avec l'ambiance. Les notions ainsi obtenues, ne contredisent pas celles qui sont déjà acquises, mais, au contraire, se superposent à elles.

Lorsque nous disons de quelqu'un : il est renfermé, nous exprimons par là le résultat de nos constatations et de nos impressions qui nous ont appris combien nous avions de peine à connaître la pensée du sujet. Nous opposons ce sujet au type ouvert chez qui tout s'extériorise, parfois même bruyamment, et qui nous

livre sans aucune restriction, ses pensées les plus secrètes.

Ces deux types différents ont été décrits par Kretschmer, le renfermé, sous le nom de schizoïde, le type ouvert sous le nom de cycloïde. La combinaison de ces deux états opposés, en proportions égales, fournit le type absolument normal, l'excès de l'un ou de l'autre donne des caractères spéciaux, mais non pathologiques [1].

Le *cycloïde* vit en entier dans le monde extérieur, il s'y adapte, s'y incorpore, en subit toutes les fluctuations. Gai lorsque les circonstances le poussent à la gaîté, triste lorsqu'elles l'incitent à la tristesse, il reflète les événements comme un miroir. Son humeur oscille toujours entre deux extrêmes.

Il s'adapte à toutes les situations, aussi n'est-il jamais embarrassé pour gagner sa vie. Il est aimé de son entourage ; sociable, bon, ouvert, il n'est pas susceptible et ne s'irrite que rarement, même quand il est déprimé par le malheur. Il ne recèle en lui-même, aucune pensée que nous ne puissions pénétrer. En présence de quelqu'un, rapidement mis en confiance, il lui dévoile, sans aucune demande de sa part, ses sentiments les plus intimes, ses projets les plus cachés. Pour bien le connaître, il suffit de bien l'observer : « Les cycloïdes, dit Kretschmer, sont des natures simples, non compliquées, dont le mode de sentir monte à la surface d'une façon directe, natu-

---

1. Kretschmer : *Köperbau und Carakter*, Springer, Berlin, 1922.

relle et nullement déguisée, de sorte qu'en général il est facile de les juger exactement[1]. »

Le *schizoïde*[2], au contraire, ne nous montre de lui même que ce qu'il veut bien nous montrer, et il ne veut pas souvent. Il possède une riche vie intérieure qui lui donne toutes les satisfactions désirables ; on conçoit qu'il s'y replie volontiers. Indifférent à ce qui se passe autour de lui, il poursuit en lui-même une existence dont nous ne pouvons soupçonner la complexité. Il a, suivant l'expression de Kretschmer, « une surface et une profondeur ». Nous voyons la surface, mais elle ne nous renseigne nullement sur la profondeur. Elle peut nous montrer un individu violent, brutal ou timide et gauche, mais nous ne savons pas ce qu'il y a derrière cette façade : « les schizoïdes sont comme les villas romaines qui ont fermé leurs volets au soleil brûlant, mais à l'intérieur, dans le demi-jour, ce ne sont que fêtes et banquets[3] ».

Pour pénétrer à l'intérieur, il faut que le maître du logis lui-même nous ouvre la porte. Ce n'est que par des auto-analyses psychologiques ou des auto-biographies que nous pouvons découvrir la mentalité du schizoïde. Nous pouvons vivre des années à ses côtés sans connaître rien de lui-même ; il ne nous fait pas entrer volontiers dans son « autisme », suivant l'expression de Bleuler. — « Une jeune fille tranquille et décente est employée pendant des mois dans une famille bourgeoise ; elle se montre docile et

1. Kretschmer : Loc. cit., p. 113.
2. σχιζειν : dissocier.
3. Kretschmer : Loc. cit., p. 113.

obéissante envers tout le monde. Un beau matin les trois enfants de la maison sont massacrés et la maison est en flamme. Elle n'est pas troublée, elle sait tout. Elle sourit vaguement en avouant le fait[1]. »

Le choc entre le moi social et le moi intérieur, irrite vivement le schizoïde. Son irritation toutefois n'est pas éternelle, et il passe volontiers à l'indifférence complète vis-à-vis de l'ambiance, qui arrive à ne plus pouvoir le faire réagir. C'est à l'insensibilité absolue que conduit un développement exagéré de l'autisme : « Les schizoïdes, dit Kretschmer, sont compris entre les pôles irritable et insensible, comme le cycloïde entre les pôles gai et triste ».

Leur humeur subit des variations, mais ce sont des sautes brusques, souvent inexplicables et inadaptées aux circonstances.

Ils recèlent souvent en eux-mêmes une vie sentimentale extrêmement développée comme Hölderlein et Strindberg. Néanmoins ils nous apparaissent froids, car ils se retranchent derrière une barrière de réserve et de froideur aristocratique. Ils ne vivent que dans un cercle limité de choses et de personnes. Ils sont séparés de nous, « c'est comme par une vitre » dit un schizoïde.

La sociabilité des schizoïdes est très réduite. Le monde extérieur, n'est pas « leur monde ».

La schizoïdie apparaît dès le plus jeune âge, puis elle évolue par poussées, et présente fréquemment une exaspération à la puberté. A ce moment elle peut ré-

---

1. Kretschmer : Loc. cit., p. 114.

gresser et disparaître, mais souvent le reploiement vers l'autisme s'accentue. Le sujet ne daigne même plus sortir de lui-même, et la vie sociale se trouve fort compromise.

On conçoit alors par quel processus ces états constitutionnels aboutissent à la psychose. Le cycloïde par exagération de son état d'humeur parvient à la psychose maniaque dépressive — le schizoïde par désintéressement de plus en plus grand du monde extérieur devient un schizophrène. Mais tandis que dans le premier cas les phases de psychoses ne sont que périodiques et laissent ensuite le sujet nullement diminué, dans le deuxième cas les poussées tracent une empreinte profonde et indélébile. Ces types post-psychosiques sont variables. Dans les cas légers ce sont des faibles d'esprit, des maussades, des irritables, dans les cas graves, c'est la démence.

En résumé, la schizoïdie et la cycloïdie sont donc des caractères anormaux qui nous permettent de prévoir dès le plus jeune âge une évolution possible vers une psychose donnée.

W. Boven[1] a adopté une manière de voir à peu près semblable. Il a étudié les antécédents et la généalogie d'un grand nombre de maniaques dépressifs et de déments précoces. Il a noté des différences assez grandes entre les caractères, avant toute évolution pathologique, et cette étude lui permet d'affirmer que ces psychoses se développent sur un terrain mental défini, qui leur est propre.

---

1. Boven : *Caractère individuel et aliénation mentale, Arch. Suisses de Neur. et de Psych.*, 1920, fasc. 2, p. 317.

Bleuler a fait siennes les idées de Kretschmer, mais il remplace l'expression cycloïde par celle de syntone, car il estime que la caractéristique principale de cet état n'est pas tant la variation circulaire de l'humeur, que la persistance du contact vital avec la réalité, contact qui est profondément troublé chez le schizoïde [1].

Pour lui aussi syntonie et schyzoïdie sont les terrains sur lesquels se développeront la psychose maniaque dépressive et la schizophrénie.

M. le professeur Claude et ses élèves qui ont repris la question en France, font remarquer que la schizophrénie chez ces auteurs est plus un vaste genre qu'une entité morbide.

Bleuler en créant le terme *schizophrénie* a édifié une théorie fort ingénieuse et il a eu le premier ce mérite de montrer l'importance de la rupture de la vie intérieure « autiste » avec le monde extérieur. Mais il a étendu sa conception bien au-delà des démences précoces, jusqu'à l'alcoolisme chronique, jusqu'aux confusions hallucinatoires, à certaines manies ou mélancolies, au délire de préjudice présénile. C'est aller encore plus loin que Kraepelin. De plus, M. Claude estime que « la notion de l'autisme et du retrait de la réalité appliquée à tous les cas de démence précoce demeure une hypothèse, une tentative d'explication psycho-pathologique [2] ».

---

1. Minkowski : *Impressions psychiatriques d'un séjour à Zurich*, *Ann. Médic. Psych.*, 1923.

2. H. Claude, A. Borel et Gilbert Robin : *Démence précoce, schizomanie et schizophrénie*, *Encéphale*, mars 1924.

Aussi sépare-t-il dans la démence précoce deux catégories de cas bien distincts [1]. La première à laquelle on peut conserver le nom de démence précoce vraie ou hébéphrénie, se caractérise avant tout par un affaiblissement intellectuel plus ou moins profond, variable dans son expression, une incuriosité spéciale, et survenant chez des sujets jeunes. On trouve de plus dans ce cas, des lésions anatomiques, altérations profondes du cortex, et des conducteurs nerveux, et des troubles endocrino-sympathiques plus ou moins accentués.

Dans la deuxième catégorie on n'observe ni affaiblissement intellectuel, ni incuriosité. Mais par contre on note une dissociation profonde entre le moi social et le moi intérieur. L'individu a perdu tout intérêt, non seulement au monde extérieur, mais encore à sa propre existence. Refusant de se nourrir, il a l'air absent, rit et pleure sans motifs. Il est discordant. A cette catégorie, il faut réserver le nom de schizophrénie. Tandis que la démence précoce apparaît comme un accident fortuit, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, la schizophrénie se développe chez des sujets présentant une constitution spéciale, c'est la constitution schizoïde de Kretschmer. Elle peut être mise en évidence dès le plus jeune âge. Ce sont des enfants qui ont tendance à la rêverie, à la solitude. Ils ne jouent pas avec leurs camarades et s'isolent pour lire dans un coin. Ils se replient volontiers en eux-mêmes. Leur activité s'en ressent, et souvent mal-

1. H. Claude et A. Brousseau : *Considérations sur la nature de la démence précoce, Bulletin Médical*, mars 1924.

gré leur intelligence fort développée, ils ne font que des études médiocres. Ils pourront rester tels toute leur existence. Ils apparaîtront comme des rêveurs parfois à peine capables de subvenir à leurs besoins, mais, avec des efforts, l'adaptation sera suffisante.

Cependant, pour des causes imprécises, l'évolution se fait parfois vers un stade plus avancé. Le reploiement vers l'autisme s'accentue, la réalité est négligée. C'est le stade *schizomanie* que M. Claude définit : « Tendance habituelle innée et pathologique, la dissociation de l'activité intellectuelle et de l'activité pragmatique à l'utilisation de plus en plus parfaite de la faculté de se séparer de l'ambiance pour se réfugier avec délection dans un monde imaginaire [1] ».

Le schizomane, l'air absent, inactif, est difficile à interroger à cause de son manque d'attention. Cependant, ses réponses correctes, montrent l'intégrité de son intelligence ; il a conscience de son état morbide, mais se soustrait à la réalité par tous les moyens et au besoin par des fugues ou par le suicide.

Cette désadaptation au réel est différente de celle du psychasthénique qui n'accepte pas la sienne sans souffrir réellement, car elle contrarie ses tendances profondes réalisatrices. Voici un exemple de schizomane emprunté à M. Claude :

« Aline, 28 ans, est arrêtée au cours d'un accident anxieux. Elle avait cru reconnaître son mari qu'elle ne veut plus revoir. Son histoire est caractéristique : dès l'enfance elle aime à penser, à imaginer de belles choses, ce qui gêne, scolarité et apprentissage. Ca-

1. H. Claude et A. Brousseau : Loc. cit.

pable d'attention jusqu'au moment où elle a épuisé l'intérêt offert par toute nouveauté et passe à un autre objet ; elle est, dès 19 ans, bizarre et se met à agir en vertu de raisonnements peu pratiques, mais fort logiques. Elle essaie de l'amour, puis de la vie religieuse, se lasse de tout, mais au contraire d'une désabusée, recommence indéfiniment sa recherche. Nourrie de lectures mal ordonnées, elle vit en idéologue, finit par devenir la maîtresse puis la femme d'un roumain qui ressemblait à Landru, pour voir, pour goûter du nouveau. Ne trouvant plus rien à apprendre auprès de son mari, elle le quitte et s'intéresse surtout à sa grossesse, cette chose jamais éprouvée encore et si près de son terme. A force de réfléchir elle invente pour élever son enfant, un mode d'allaitement qui le tue, mais se trouve en harmonie avec la façon dont il a été conçu. La crainte de retrouver son mari dérive d'une réflexion qu'elle fit à propos de la Vénus de Milo, statue mutilée, donc victime de violences, ce qu'elle redoute, s'il la retrouvait. Le trait dominant de cette observation est, non pas l'incuriosité du D. P. mais bien la curiosité délirante, s'exerçant par le moyen de spéculations stériles, hors de la vie présente. Si on distrait Aline de sa rêverie, on est frappé de l'intégrité du fond mental. Quand on ne fixe pas son attention, son attitude, son langage, tout son comportement est d'une incohérence d'apparence démentielle, d'autant plus que l'affectivité est très réduite. Ce cas se distingue de la démence précoce par l'évolution lente et la transformation progressive de la personnalité et la démence ne sera

constituée définitivement que plus tard et secondairement en quelque sorte[1]. »

On observe fréquemment des idées délirantes chez ces malades. Repliés en eux-mêmes, ils trouvent des joies que ne saurait leur donner la réalité. Des essais d'adaptation de ces deux inconciliables moi social et moi intérieur, sont tentés et les efforts de constructions logiques, aboutissent à un délire, différent des délires à base interprétative ou imaginatifs. On peut il est vrai trouver des points communs : orgueil, méfiance, tendance à grouper des faits insignifiants. Mais tandis que le paranoiaque n'a aucune conscience de son hypertrophie du moi, le shizomane analyse son orgueil, le critique même. La méfiance du paranoiaque est primitive, elle est à la base de l'interprétation délirante. Celle du schizomane est secondaire « il devient méfiant à force d'avoir perdu contact avec l'ambiance ». Ils sont parfois tous les deux réticents, mais tandis que le paranoiaque l'est par méfiance, le schizomane l'est par pudeur. Enfin ils se séparent nettement dans leurs réactions vis-à-vis de l'extérieur. Le paranoiaque lutte et veut imposer ses croyances, le schizomane fuit et se dérobe[2].

L'évolution de la schizomanie n'est pas progressive. Des améliorations peuvent survenir et permettre la reprise de la vie sociale. Elle peut aboutir d'un

---

1. H. Claude et A. Brousseau : Loc. cit. et Soc. Méd. Psych., 26 février 1923.

2. H. Claude, A. Borel et G. Robin : *Considérations sur la constitution schizoïde et la constitution paranoiaque, genèse des idées délirantes, Encéphale*, sept.-oct. 1923.

seul coup à la schizophrénie, mais aussi « s'arrêter à l'une des trois étapes suivantes : étape de conflit entre les tendances de la personnalité et les circonstances du milieu extérieur, par suite de la prédominance des phénomènes de dissociations intra-psychique, développement imaginatif de plus en plus grand, appel au symbolisme, etc... enfin étape de dislocation des processus psychologiques, disparition du contrôle et de la critique, évolution démentielle, étape schizophrénique » [1].

Cette séparation de la démence précoce en ces deux groupes distincts dépasse en importance l'examen clinique et prend un intérêt social de premier ordre.

Le dément précoce vrai hébéphrénique, par ses réactions dangereuses et par son incurabilité certaine, est passible d'un internement rapide et prolongé.

La même conduite s'impose, vis-à-vis de la schizophrénie bien constituée.

Mais le schizomane nous offre en général des réactions moins graves et plus tardives. Des améliorations sont possibles. On conçoit qu'une hygiène et une prophylaxie mentale bien comprises, qu'un entourage intelligent « montrant les écarts fâcheux, canalisant les élans heureux, permettront si certaines conditions matérielles peuvent être réalisées, d'éviter à ces schizomanes, l'internement [2] ».

---

1. H. Claude et A. Brousseau : Loc. cit.
2. *Idem.*

CHAPITRE VIII

Tendances psychopathiques et Constitutions mentales morbides

Littré définit le mot tendance pris au figuré par cette expression : pente vers quelque chose. En s'appuyant sur cette définition, on peut considérer les tendances psychopathiques constitutionnelles comme des pentes vers l'état pathologique. Elles sont constitutionnelles, c'est-à-dire font partie intégrante du sujet et le suivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Elles ne sont nullement la maladie, même en miniature. C'est tout au plus si elles permettent de prévoir la psychose. Cette notion d'états constitutionnels anormaux est aussi vieille que la médecine. Elle est intimement liée au tempérament, cet état, qui, bien que physique, a toujours été interprété d'une manière psychologique.

Depuis Hippocrate on décrit quatre tempéraments et nous les retrouvons jusqu'au XIX^e^ siècle. « L'ob-

servation des différences ou variétés individuelles des hommes, nous apprend qu'il en est de gais, légers, étourdis, expressifs ; d'autres tristes, renfermés, concentrés, mélancoliques, d'autres passionnés, violents, irritables, tourmentés ; d'autres enfin calmes, indolents, indifférents. Voilà quatre types de caractères et plus exactement quatre types d'humeur. Et voilà du même coup les quatre tempéraments [1]. »

Galien reprenant les idées d'Hippocrate, décrivit quatre tempéraments simples ou normaux et quatre tempéraments composés ou morbides : cholérique, sanguin, mélancolique et flegmatique. Sur eux s'adaptent au cours des siècles de nombreuses théories qui sont les reflets des idées de chaque époque : animiste, humoriste, vitaliste, organiciste, chimique, physiologique, etc... [2].

Au XIX[e] siècle, ils commencent à être un peu battus en brèche mais ils dominent encore la question dans les théories de Cabanis, de Hallé, de Kant, de Wundt, de Henle et même encore dans les théories plus modernes de M. Fouillée et de M. Manouvrier. A cette époque apparaissent les caractères morbides qui sont, dit Malapert, « un système d'éléments psychiques qui par leur nature propre et aussi par leur mode de coordination ou d'incoordination constituent un type s'éloignant de ce que l'on nomme plus ou moins les types normaux ». Malapert décrit trois théories principales, celle de Bourdet, celle de Quey-

1. Malapert : *Le caractère*, p. 164.

2. Usse : *Les constitutions mentales et leur intérêt psychiatrique*, *Picardie Médicale*, nov. 1923.

rat, et celle de Ribot, plus psychologiques que médicales et peu en rapport avec les faits observés.

Il importait de se dégager de ces interprétations théoriques et c'est aux aliénistes qu'il appartenait de le faire. Déjà Pinel avait remarqué que : « les hommes doués d'une imagination ardente et d'une sensibilité profonde, ceux qui peuvent éprouver les passions les plus énergiques, ont une disposition plus prochaine à la manie [1] ». Esquirol avait retrouvé dans les antécédents des aliénés « des altérations qui remontaient à plusieurs années et même à la première enfance [2] ». Plus tard, Guislain observe une « corrélation entre le tempérament moral de l'homme et le genre de maladie mentale dont il peut être atteint [3] ». C'est alors que la base de ces états constitutionnels devient plus nette et plus vaste dans la *dégénérescence mentale*, bien isolée par Morel. Son point de départ est l'homme primitif qu'il considère comme parfait, aussi définit-il le mot dégénérescence : « une déviation maladive d'un type primitif et il en décrit six formes : les dégénérescences par intoxication, les dégénérescences résultant du milieu social, les dégénérescences résultant d'une affection morbide antérieure, les dégénérescences en rapport avec le mal moral, les dégénérescences qui proviennent d'infirmités congénitales ou acquises dans l'enfance, les

---

1. Pinel : *Traité médico-phylosophique sur l'aliénation mentale et la manie*, Paris, an 9, p. 15.

2. Esquirol : *Des maladies mentales*, Paris, 1838, p. 76.

3. Guislain : *Leçons orales sur les phrénopathies*, Paris, 1852, p. 87.

dégénérescences en rapport avec les influences héréditaires. Les idées de Morel ne furent pas adoptées sans discussion surtout en France et Magnan décrit les héréditaires dégénérés « constitutionnellement amoindris dans leur résistance psychologique », et caractérisés par un déséquilibre de l'intelligence, de la sensibilité, et de la volonté, des syndromes épisodiques variés et un état délirant spécial. Dès lors la dégénérescence prend une vaste extension et elle « finit par englober toute la médecine mentale, presque toute la médecine nerveuse, et une bonne part de la pathologie interne avec les grandes affections diathèsiques[1] ». C'est précisément cette extension trop grande de la dégénérescence qui lui enlève sa valeur nosologique cependant elle « n'a pas perdu et conservera toujours sa valeur étiologique générale[2] ». Elle se démembre et c'est alors qu'on voit apparaître la notion des psychoses constitutionnelles et la notion de constitutions morbides. Tandis que Kraepelin et ses élèves en Allemagne décrivaient les constitutions paranoiaques et cyclothymiques, Dupré, en France, créait et étudiait les constitutions émotives, mythomaniaques et groupait les perversions instinctives. Puis avec ses élèves Devaux et Logre, apparaissait la constitution anxieuse. Dupré se fit ensuite le défenseur des constitutions morbides qui offrent l'avantage « de rattacher le malade à toute son histoire antérieure, à l'ensemble de ses antécédents personnels et

1. Génil-Perrin : *Histoire de l'idée de dégénérescence*, p. 279.
2. *Idem.*, p. 280.

héréditaires[1] ». « Elles éclairent le sens, précisent la nature et consacrent dans la pratique la valeur des notions d'ailleurs justes, mais parfois un peu théoriques et vagues de l'hérédité, de la dégénérescence, de la prédisposition[2]. » Elles furent en général accueillies avec faveur. M. Delmas, en France, accepte sans réserve les cinq constitutions de Kraepelin et Dupré. M. Rogues de Fursac, Dide et Guiraud, les décrivent mais avec quelques variantes.

Nous avons vu Bleuler ramener les constitutions à deux types : syntone et schizoïde. M. Claude se fait en France le défenseur de la constitution schizoïde, qu'il comprend du reste dans un sens moins étendu.

Cependant ces faits ne nous renseignent nullement sur la cause intime de ces altérations constitutionnelles. Dire que les malades sont des dégénérés est très exact, mais c'est peut-être insuffisant. Il est vrai que l'anatomie pathologique s'est montrée totalement stérile. Nous n'en conclurons pas cependant avec M. Maurice de Fleury, qu'il est inutile d'en chercher la cause dans les troubles physiques et que les psychoses constitutionnelles sont des maladies du caractère tissées « congénitalement dans la trame même d'une âme[3]. » Des altérations des centres nerveux peuvent par leur finesse encore nous échapper pour

---

1. Dupré : Préface de Devaux et Logre, *Les anxieux*.

2. Dupré : *Les déséquilibres constitutionnels du système nerveux*, *Paris Médical*, 1919, t. 31, p. 34.

3. M. de Fleury : *Une classification des maladies mentales*. Académie de Médecine, 8 janvier 1924.

longtemps, mais il est permis de chercher ailleurs l'épine irritative, cause véritable de ces troubles.

Depuis fort longtemps on a recherché dans l'état du corps, des organes, des fonctions, des indications susceptibles de nous renseigner sur l'état particulier du moral. L'histoire des tempéraments en fait foi. Déjà pour Galien « l'état psychique dépend de l'état physiologique, c'est-à-dire du tempérament : des maladies rompent cet équilibre, la fièvre trouble l'esprit, la bile noire introduite dans le cerveau détermine la folie ». Cette idée resta latente jusqu'au XIX^e^ siècle, où nous voyons Cabanis décrire magistralement les rapports du physique et du moral : il pense que des désordres un peu graves de l'état physique produisent « des bouleversements visibles à tous les yeux ; c'est déjà ce qu'on appelle le délire. Si le désordre est encore plus grand, c'est la manie, la folie complète, soit paisible, soit furieuse[1] » et il aurait voulu que des savants « fissent entrer les circonstances physiologiques et médicales qui se rapportent à l'individu dont ils font le sujet de leurs expériences, comme éléments essentiels des problèmes à résoudre[2]. » C'est la voie suivie par M. Claude et ses élèves.

Pour la paranoia, les recherches n'ont pas abouti et l'on ne peut que noter l'importance relative du reste, des traumatismes céphaliques ou des maladies infectieuses comme cause occasionnelle.

---

1. Cabanis : *Rapports du physique et du moral*, p. 95.
2. *Idem.*, p. 273.

La même ignorance domine la notion des perversions instinctives et de la mythomanie.

Mais l'étude des tendances émotives, anxieuses et cyclothymiques se montre beaucoup plus fructueuse. Nous avons déjà indiqué l'importance des troubles physiques dans ces états constitutionnels. Nous avons vu l'émotion et les tendances émotives s'accompagner de tremblement, de tachycardie, d'exagération des réflexes, de spasmes divers, de troubles vaso-moteurs. Les théories de Lange, de W. James et de Sergi nous ont appris qu'on pouvait en faire l'élément essentiel de l'émotion.

L'étude des tendances anxieuses nous a appris que l'angoisse était une sensation plus ou moins généralisée de contracture de la musculature involontaire (épigastrique, œsophagienne, précordiale, intestinale, rectale, vésicale).

Nous savons que le cyclothymique déprimé est un ralenti de toutes ses fonctions organique, fonctions qui sont au contraire très actives chez l'excité.

Nous sommes nettement en présence d'un substratum organique très net et la question commence à sortir du domaine des hypothèses. Un fait important paraît dominer les troubles physiques que nous retrouvons dans les trois tendances précitées, c'est que ceux-ci semblent prédominer sur la musculature involontaire, sur les glandes, en résumé sur les fonctions organiques uniquement réglées par le système neuro-végétatif.

C'est donc dans cette direction que se poursuivent les recherches. MM. Rémond et Sauvage font des

troubles endocrino-sympathiques la cause de l'émotion [1].

MM. Euzière et Margarot ont obtenu dans les états anxieux des résultats qu'ils résument ainsi : « Une notion essentielle paraît se dégager de notre travail.

1° L'activité du sympathique l'emporte habituellement sur celle du vague au cours des états anxieux.

2° Elle est d'autant plus marquée que l'anxiété est elle-même plus vive.

3° Les variations présentent un parallélisme beaucoup plus rigoureux encore avec les divers degrés de l'élément physique de l'anxiété, c'est-à-dire avec les divers degrés de l'angoisse [2] ».

Telles ne sont pas cependant les conclusions de MM. Santenoise et Abely. Pour ces auteurs la discordance habituelle dans les résultats tient à ce fait que les réactifs du système nerveux de la vie végétative (réflexe oculo-cardiaque et réflexe solaire en particulier) sont très variables et doivent pour cette raison être recherchés à jeun sur le sujet couché.

Pour eux on trouve bien une activité exagérée du sympathique (inversion du réflexe oculo-cardiaque et réflexe solaire intense) dans les états d'émotivité constitutionnelle. Mais chez les anxieux des psychoses périodiques, chez les anxieux délirants persécutés, hypocondriaques, déments précoces, chez les anxieux du syndrome de Cotard et des mélancolies d'involu-

---

1. Rémond et Sauvage : *Emotions et endocrines*, Soc. de Psychiat., 20 fr., 1923.

2. Euzière et Margarot : *Les réactions du système nerveux viscéral dans les états anxieux, Encéphale*, 1920, t. I, p. 349.

tion, le parasympathique semble l'emporter sur le sympathique. Ils proposent même une application pratique de ces notions pour trancher un diagnostic hésitant [1].

Dans les heures qui précèdent les crises anxieuses on a pu mettre en évidence un véritable choc hémoclasique [2].

Des résultats intéressants ont été obtenus à propos des psychoses périodique et intermittente. Pendant les périodes de calme on note une hypovagotonie relative ; dès l'approche de l'accès maniaque ou mélancolique l'hypervagotonie apparaît, décelée par le réflexe oculo-cardiaque et l'épreuve de l'hémoclasie digestive.

Elle se maintient pendant toute la période paroxystique et la fin s'annonce de même par la diminution lente de la vagotonie. Ces faits bien mis en évidence dans les psychoses périodiques à périodes intercalaires courtes, sont plus difficiles à retrouver chez les intermittents à périodes intercalaires longues. Cependant chaque fois que les examens ont été possibles, on a obtenu les mêmes résultats [3].

Il découle de ces recherches une conclusion du plus haut intérêt. On pouvait espérer à priori qu'en modi-

---

1. Santenoise et Abely : *Recherches sur l'état du système neuro-végétatif chez les anxieux, Ann. Méd. Psych.*, 1923, t. I, p. 345.

2. Santenoise et Tinel : *Vago-sympathique et anaphylaxie dans les crises paroxystiques de manie, d'anxiété et d'épilepsie, Presse Médicale.* avril 1922.

3. Santenoise : *Psychose périodique et périodicité neuro-végétative, Presse Médicale*, 25 avril 1923.

fiant le tonus neuro-végétatif on agirait parallèlement sur les signes cliniques. Les faits tendent à confirmer cette hypothèse. Un traitement approprié (belladone, adrénaline) dans la période précritique des accès maniaques ou mélancoliques a permis non seulement de retarder l'apparition de la crise, mais encore de l'atténuer et de l'abréger [1].

Une thérapeutique semblable a été employée dans un cas de syndrome obsessionnel polymorphe avec complexe d'Œdipe et forte vagotonie (douleurs épigastriques, sialorrhée, ballonnement abdominal, nausées, vertiges), non seulement les signes physiques disparurent mais encore les signes psychiques s'amendèrent fortement [2].

Ces premiers résultats thérapeutique sont extrêmement intéressants, ils laissent entrevoir des horizons nouveaux. Mais il reste encore à les préciser et à les étendre.

---

1. Santenoise et Logre : *Essai de traitement préventif des accès maniaques et mélancoliques*, Congrès de Quimper, août 1922.

2. H. Claude, Fribourg-Blanc, Gellier : *Syndrome obsessionnel polymorphe avec complexe d'Œdipe et troubles de l'équilibre vago-sympathique.* Société Médico-Psych., 26 avril 1923.

CHAPITRE IX

Traitement

Jusqu'ici nous sommes à peu près désarmés dans la thérapeutique curative des tendances psychopathiques constitutionnelles. Nous ne pouvons espérer transformer de fond en comble l'état psychique d'un sujet. Nous serons encore longtemps bien impuissants devant les déséquilibres accentués pour lesquels notre dernière ressource reste l'internement. Néanmoins il serait excessif de se croire complètement désarmés dans tous les cas. De même que par une hygiène bien comprise on préserve de la tuberculose des individus très prédisposés à la contagion, de même la prophylaxie et l'hygiène mentale également bien comprises, seront suffisantes à empêcher chez le déséquilibré une évolution vers la psychose.

Il est évident que les meilleurs résultats seront obtenus dans l'enfance. Tout espoir ne doit cependant pas être perdu chez l'adulte, mais il est aisé de concevoir qu'on parviendra plus difficilement au but.

Le mode d'application sera différent non seulement suivant les tendances en jeu mais encore suivant les sujets. Il y a autant de déséquilibrés que d'individus et l'on ne peut donner des règles précises applicables à tous. Toutefois il importe de savoir que le milieu familial serait le milieu idéal pour obtenir de bons résultats. Parfois une discipline ferme, sans brutalité, est nécessaire. Plus tard, on s'efforcera naturellement d'éviter au sujet des fatigues physiques ou morales trop fortes, le surmenage, les soucis professionnels, et surtout les excès et les intoxications dont l'influence est des plus fâcheuse en particulier pour l'alcool.

Un traitement intellectuel général et pour quelques formes plus curables une psychothérapie spéciale, pourront être essayés, ils dépendent uniquement des groupes de tendances en jeu, mais dans tous les cas, il faut agir avec douceur, fermeté et bienveillance.

Pour le pervers par exemple nous n'avons aucune illusion sur son amendement total, toutefois dans des conditions toutes spéciales de direction et de surveillance, il peut être amené à rendre quelques services dans le milieu où on l'emploie.

Enfin nous avons vu dans le précédent chapitre quels espoirs nous permettent l'étude du sympathique et des glandes endocrines et l'on peut envisager que dans un avenir très proche nous pourrons agir avec plus d'efficacité, au moins dans les cas de tendances cyclothymiques et anxieuses.

CONCLUSIONS

On peut décrire, à l'heure actuelle, dans le déséquilibre mental, des tendances psychopathiques constitutionnelles. Dans un but théorique, elles ont été divisées en quatre groupes, correspondant aux données les plus constantes de l'observation clinique.

I. — Les tendances émotives. — Elles se caractérisent par une affectivité excessive, avec amoindrissement de la volonté. Elles sont plutôt l'apanage des sujets intelligents, et s'observent rarement chez les débiles. Elles s'accompagnent de signes physiques variés, et en particulier de troubles vaso-moteurs. On peut leur rattacher les tendances anxieuses avec leurs deux éléments caractéristiques : l'un psychique (sentiment d'inquiétude douloureuse), l'autre physique (sensation de constriction pénible). Ces tendances sont à la base d'autres troubles divers : obsessions, phobies, doute et scrupule.

II. — Les tendances cyclothymiques. — Elles se manifestent par des oscillations, par des alternatives

d'excitation et de dépression, avec ou sans influence des circonstances extérieures.

III. — Les tendances perverses. — Elles comprennent les troubles variés qui intéressent les instincts d'association, de reproduction et de conservation. La perversion globale nous donne les antisociaux pervers.

On peut leur joindre les tendances mythomaniaques qui sont une aptitude spéciale au mensonge et à la simulation morbides.

IV. — Les tendances paranoiaques. — Elles se caractérisent par un orgueil morbide particulier et immodéré, par la méfiance, la susceptibilité extrême et une adaptabilité des plus réduites. Le jugement est toujours dévié et dominé par le raisonnement passionnel.

V. — Chacun de ces quatre ordres de tendances n'est presque jamais isolé en clinique. On les rencontre plus souvent associés. Tantôt l'un semble prédominer au point de caractériser à lui seul un état de déséquilibre donné. Tantôt et plus souvent encore, à côté des tendances qui prédominent, s'observent d'autres tendances dont l'importance est moins grande. Les tendances émotives méritent par leur fréquence, une place de premier plan.

VI. — Ces diverses tendances psychopathiques constitutionnelles permettent de prévoir jusqu'à un certain point la nature de la psychose vers laquelle

pourra évoluer le sujet, sans que cette évolution soit nécessairement fatale. Le petit paranoiaque a plus de chances qu'un autre de s'acheminer vers le délire d'interprétation, le mythomane vers le délire d'imagination, l'anxieux vers la névrose d'angoisse et le cyclothymique vers la psychose maniaque dépressive. Mais, sauf pour le paranoiaque, ce mode d'évolution ne présente rien d'absolu.

VII. — En considérant l'individu au point de vue exclusif de ses rapports avec le monde extérieur, on a décrit deux catégories de sujets : les adaptés (cycloïdes ou syntones) et les inadaptés (schizoïdes) qui, en dehors de la vie sociale, concentrent leurs sentiments et leurs pensées dans une vie tout intérieure (Kretschmer, Bleuler). M. Claude admet la schizoïdie tout en limitant son domaine. Pour lui, elle représente un terrain tout préparé pour l'évolution d'une forme particulière de la démence précoce : la schizophrénie. Cette forme diffère de la démence précoce vraie ou hébéphrénie.

VIII. — Ces notions sur les états constitutionnels, ne sont pas entièrement nouvelles. La doctrine des tempéraments est aussi vieille que la médecine. Les aliénistes modernes les ont précisées, élargies. Morel rattache étiologiquement ces états à la dégénérescence. Kraepelin, Dupré, Krestchmer et M. Claude ont décrit des groupes de tendances bien déterminés.

Les causes véritables et complètes qui conditionnent ces états nous échappent encore ; mais, les tra-

vaux de M. Claude et de son Ecole, travaux d'ordre biologique et qui mettent en jeu les systèmes endocrino-neuro-végétatifs, nous permettent d'entrevoir, pour un jour prochain, et pour quelques-unes au moins des tendances psychopathiques, des conceptions nouvelles, à la fois plus exactes et plus claires, tout en étant incontestablement plus conformes à la vérité clinique.

Vu :
Le Président de Thèse,
Henri CLAUDE.

Vu :
Le Doyen,
H. ROGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
APPEL.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

CHAPITRE I. — Les tendances émotives et anxieuses 11

CHAPITRE II. — Les tendances cyclothymiques 29

CHAPITRE III. — Les tendances perverses et mythomaniaques 42

CHAPITRE IV. — Les tendances paranoiaques 60

CHAPITRE V. — Association des tendances psychopathiques constitutionnelles 74

CHAPITRE VI. — Des tendances psychopathiques aux psychoses confirmées 86

CHAPITRE VII. — La Constitution schizoïde et la schizophrénie 97

CHAPITRE VIII. — Tendances psychopathiques et constitutions mentales morbides 108

CHAPITRE IX. — Traitement 118

CONCLUSIONS 121

Imp. Ducros & Lombard - Valence